
Éditer Xénophon au XXI^e siècle : acquisitions récentes et perspectives de la recherche

Michele Bandini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/5129>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2022

Pagination : 70-98

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michele Bandini, « Éditer Xénophon au XXI^e siècle : acquisitions récentes et perspectives de la recherche », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 153 | 2022, mis en ligne le 10 juin 2022, consulté le 13 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/5129>

ÉDITER XÉNOPHON AU XXI^e SIÈCLE : ACQUISITIONS RÉCENTES ET PERSPECTIVES DE LA RECHERCHE

Conférences de M. Michele BANDINI,
université de la Basilicate, Potenza (Italie),
directeur d'études invité

Dans les quatre conférences qu'on a donné du 4 au 25 mai 2021, on a cherché à esquisser de façon concise, mais conforme à l'état actuel de la recherche, les grands jalons de la tradition manuscrite de Xénophon, de l'Antiquité à l'humanisme. Il n'était évidemment pas possible de considérer de façon uniforme tous les écrits qui constituent le corpus xénophontien : notre attention a été portée principalement sur la *Cyropédie*, les écrits socratiques (*Mémorables*, *Banquet*, *Économique*), le *Hiéron*. On a montré que nos connaissances sur les manuscrits de Xénophon ont beaucoup progressé au cours des dernières décennies, ce qui fait que les bases sur lesquelles se fondent les textes de nos éditions critiques actuelles, qui datent pour la plupart de la première moitié du xx^e siècle, sont à réviser dans une large mesure. La philologie grecque du xxi^e siècle se doit de combler ce retard dans l'établissement du texte de Xénophon, un grand auteur classique que l'on a négligé à tort.

I. *L'histoire du texte dans l'Antiquité*

La seule tentative de tracer les lignes d'ensemble de l'histoire du texte de Xénophon date d'il y a plus d'un siècle : c'est le livre *Zur Textgeschichte Xenophons* d'Axel Persson, de 1915. Il s'agissait d'un ouvrage soigné et utile, mais il faudrait désormais, évidemment, le remplacer. Ce n'est pas une tâche simple. L'histoire du texte de Xénophon n'est pas facile à tracer : il faut tenir compte de la complexité d'une œuvre variée, dont on a apprécié au fil des siècles l'un ou l'autre aspect ; et il est nécessaire de placer les témoins de la tradition manuscrite dans le cadre plus large de l'histoire de la culture.

Au début de l'histoire du texte de Xénophon, c'est à dire au iv^e siècle, on a apprécié Xénophon surtout comme le témoin oculaire d'événements historiques, donc comme l'auteur de l'*Anabase*, des *Helléniques*, de l'*Agésilas*. C'est dans ces écrits qu'ont puisé – mais nous pouvons en juger dans une mesure très limitée – les historiens sortis de l'école d'Isocrate, Éphore et Théopompe. Porphyre, dans le premier livre de sa *Φιλολογος Ἀκρόασις* cité par Eusèbe de Césarée (*Praep. evang.* X 3, 9), nous dit que Théopompe avait repris dans son œuvre beaucoup de passages des *Helléniques* de Xénophon, et qu'il en avait gâté toute la beauté :

ταῖς Ἑλληνικαῖς ἐντυγχάνων αὐτοῦ τε καὶ τοῦ Ξενοφῶντος πολλὰ τοῦ Ξενοφῶντος αὐτὸν μετατιθέντα κατείληφα, καὶ τὸ δεινόν, ὅτι ἐπὶ τὸ χεῖρον.

Par exemple, Théopompe – nous dit Porphyre – avait repris dans le livre XI de son histoire l'échange entre Pharnabaze et Agésilas raconté par Xénophon dans le livre IV des *Helléniques* : Xénophon avait écrit avec beaucoup de grâce et de façon appropriée aux deux personnages (πάνω χαριέντως καὶ πρεπόντως ἀμφοῖν), Théopompe avait rendu le récit tout à fait faible et inefficace (ἀργά τε καὶ ἀκίνητα πεποίηκε καὶ ἄπρακτα), en détruisant la vivacité du style xénophontien (τὸ ἔμψυχον καὶ ἐνεργὸν τὸ Ξενοφῶντος διαφθείρων). Au delà du jugement sur le style des deux auteurs, il paraît sûr que Théopompe avait largement puisé dans l'œuvre historique de son prédécesseur.

Si l'on tourne le regard vers les auteurs de la fin de la république et du début de l'époque impériale, force est de constater que la situation a changé : Xénophon n'est plus considéré en première ligne comme un historien mais comme un philosophe, élève de Socrate. Cicéron paraît ne pas avoir lu les *Helléniques* (au moins, rien ne l'indique) ; par contre, il connaît très bien l'*Économique*, qu'il a même traduit, et la *Cyropédie*, qu'il cite souvent et dont il met aussi en pratique les enseignements au moment de sa magistrature en Cilicie, si l'on peut se fier à une lettre à Pactus de l'année 50 (*Ad fam.* IX 25, 1 : Παιδείαν Κύρου, *quam contriveram legendo, totam in hoc imperio explicavi*). Cette œuvre, écrit-il à son frère Quintus (*Qu. fr.* 1, 1, 23), n'est pas une œuvre historique, mais une réflexion sur l'exercice du pouvoir : *Cyrus ille a Xenophonte non ad historiae fidem scriptus sed ad effigiem iusti imperi*. Il connaît encore les *Mémorables*, le *Banquet*, l'*Agésilas*. Très souvent, il accompagne le nom de Xénophon de l'adjectif « socratique », *Xenophon Socraticus*, une qualification qui accompagne notre auteur aussi lorsque le discours concerne la *Cyropédie* ou l'*Anabase*. En Cic. *Orator* 62, Xénophon est mentionné parmi un groupe de philosophes, à côté de Théophraste, Aristote, Platon ; dans le *Brutus* 292, on le trouve à côté de Platon et d'Eschine Socratique.

Cornélius Népos utilise abondamment dans sa *Vie d'Agésilas* l'éloge de Xénophon, mais pas les *Helléniques*. Denys d'Halicarnasse dans son traité *De compositione verborum* parle du style de Xénophon Socratique (ἡ τοῦ Σωκρατικοῦ Ξενοφῶντος, *scil. λέξις*). Quintilien dans son *Institution oratoire* (X 1, 75) range explicitement Xénophon parmi les philosophes et non pas parmi les historiens. Dans le traité *Du sublime* (4, 4), Platon et Xénophon sont les « héros issus du gymnase de Socrate ». Dion Chrysostome donne dans son XVIII^e Discours une série de conseils de lectures utiles à l'orateur ; il examine d'abord les poètes (6-8), ensuite les historiens (9-10), puis les orateurs (11-12), enfin les Socratiques, parmi lesquels Xénophon occupe la première place (13-17). Dans l'*Anabase* en particulier, dit-il, si on la lit avec attention, on trouvera les modèles pour tout genre de discours. L'auteur du traité *De liberis educandis* (11 E) place Xénophon à côté de Socrate, Platon, Eschine, Cébès ; Plutarque dans les *Quaestiones convivales* (612 D) le place à côté de Platon, Aristote, Speusippe, Épicure. Il y a une exception apparente à ce tableau dans un fragment (fr. 15) du dialogue cicéronien perdu *Hortensius*, où l'on trouve, selon le texte établi dans la dernière édition de 2010, un jugement sur Xénophon placé au milieu d'un groupe d'historiens grecs de l'âge classique ; mais le texte de ce fragment a été, selon toute probabilité, mal établi¹.

1. Voir mon article « Cic. Hort. fr. 15 Grilli », *Rationes rerum*, 6 (juillet-décembre 2015), p. 85-90.

Mais comment Xénophon est-il devenu après le iv^e siècle, donc à l'époque hellénistique, surtout un philosophe ? Dans ce changement de perspective, le stoïcisme a eu assurément un rôle décisif. On sait l'importance qu'a eu dans cette école le texte des *Mémorables*. Dans la *Vie de Zénon*, Diogène Laërce lie à ce texte la conversion de Zénon à la philosophie : il raconte qu'à l'âge de trente ans, après avoir fait naufrage près du Pirée, Zénon arriva à Athènes et s'assit dans une librairie ; en y écoutant lire le deuxième livre des *Mémorables*, il l'aima au point qu'il demanda où l'on pouvait trouver de tels hommes ; par hasard, passait par là Cratès ; le libraire le lui indiqua et lui dit : suivez cet homme-ci (D. L. VII 2-3). Le témoignage de Diogène Laërce nous est confirmé par Sextus Empiricus (*Adv. mathem.* IX 101). On sait, encore, que Zénon donna justement le titre de Ἀπομνημονεύματα au livre sur son maître Cratès, les Ἀπομνημονεύματα Κράτητος.

Certains chapitres des *Mémorables*, les chapitres dits « théologiques » (I 4 et IV 3), ont exercé une très grande influence sur les stoïciens ; à la fin du xix^e s. on les a même jugés, certes à tort, comme une interpolation stoïcienne. Nous les voyons utilisés par Philon d'Alexandrie, Épictète, Marc Aurèle. Nous retrouvons aussi toute une série de « preuves » de la Providence, qui sont exposées dans ces chapitres, présentes dans le deuxième livre du *De natura deorum* de Cicéron, dans l'exposition de la doctrine stoïcienne que fait Q. Lucilius Balbus. Même si Cicéron connaissait directement les *Mémorables*, qu'il cite plusieurs fois, il est à mon avis peu probable néanmoins que dans le *De natura deorum* il ait puisé directement dans les *Mémorables* ; plus vraisemblablement, il a puisé dans une source stoïcienne ; on peut penser au Περὶ θεῶν de Posidonius, en 5 livres, ou au traité *Sur la Providence* (Περὶ προνοίας) de Panétios de Rhodes, un texte que Cicéron demandait à son ami Atticus dans une lettre du 8 juin 45 (*Epist. ad Att.* XIII 8).

Après que l'historien a été apprécié au iv^e siècle, après que le philosophe socratique l'a été à l'époque hellénistique jusqu'au début de l'époque impériale, c'est à l'écrivain d'être pris en grande considération. Avec le mouvement atticiste, Xénophon devient un modèle de style et de pureté linguistique. Denys d'Halicarnasse, dans sa *Lettre à Pompée* (XI 4, 3), loue le style de Xénophon pour sa clarté et son évidence, le choix des mots justes et la grâce de leur assemblage. Le style de Xénophon influence celui de Dion Chrysostome ; Arrien devient un émule de Xénophon et écrit, comme lui, une *Anabase* (*l'Anabase d'Alexandre*) et un *Art de la chasse*.

On écrit des commentaires (ὑπομνήματα) sur ses œuvres : aux i^{er} et ii^e s., on connaît ceux d'Aelius Théon d'Alexandrie, probablement contemporain de Quintilien, d'Héron d'Athènes (i^{er} s. après J.-C.), de Zénon d'Athènes (fin du ii^e s.). Aux commentaires s'ajoutent les monographies : au ii^e s. Aelius Harpocrate écrit un traité Περὶ τῶν παρὰ Ξενοφῶντι τάξεων (mais il faut peut-être lire λέξεων) ; Héphestion, cité par Athénée, rédige un traité Περὶ τοῦ παρὰ Ξενοφῶντι ἐν τοῖς Ἀπομνημονεύμασιν Ἀντιφῶντος ; au iii^e s., le rhéteur Tibère écrit un Περὶ Δημοσθένους καὶ Ξενοφῶντος. Nombre de passages de Xénophon entrent dans les œuvres des lexicographes atticistes, Cécilius de Calé-Acté, Aelius Dionysios, Pollux, Phrynichos, Moeris, Valerius Harpocrate, et sont ainsi transmis aux lexicographes successifs.

Vers la fin du ii^e siècle, le Pseudo-Aelius Aristide conçoit sa théorie du discours simple à partir d'une somme d'observations d'ordre stylistique faites sur un corpus

de six ouvrages de Xénophon : *Agésilas*, *Banquet*, *Mémorables*, *Anabase*, *Cyropédie*, *L'art de la chasse*. L'absence, parmi les œuvres majeures, des *Helléniques* est significative. Peu après, nous trouvons une ample description du style de Xénophon dans le traité d'Hermogène sur *Les catégories stylistiques du discours* (II 12, 4-5). Ses exemples sont tirés de la *Cyropédie*, de l'*Anabase*, du *Banquet*, de *L'art de la chasse*. Il est assez intéressant d'observer que son choix est plus réduit, mais très proche de celui du Pseudo-Aélius Aristide. Un passage nous montre en particulier la grande renommée des premiers chapitres de la *Cyropédie* : « Dans l'imitation des personnages il est surtout renommé (μᾶλλον εὐδοκιμεῖ) pour son imitation des éthè d'âmes naïves (ἄφελῆ) et véritablement ingénues (ἄπλαστα), tendres (ἀπαλᾶ) et plaisantes (ἡδέα), comme celui de Cyrus encore enfant » (trad. M. Patillon). Très intéressante aussi est l'observation d'Hermogène sur l'emploi de mots poétiques, une observation trop négligée par les philologues modernes : « Une autre particularité de Xénophon consiste à employer de temps en temps des mots en quelque sorte poétiques très différents des autres par nature, comme lorsqu'il dit « procurer » (πορσύνειν) et tous ceux de ce genre ».

Si l'on se tourne maintenant vers les papyrus, le panorama que l'on voit est assez cohérent avec le tableau que nous venons d'esquisser. On a vu l'importance des *Mémorables* dans le stoïcisme ancien ; c'est dans ces conditions difficilement le fruit du hasard si le seul papyrus de Xénophon daté du III^e s. av. J.-C. (P. Heid. Siegmann 206) provient justement d'un rouleau contenant les *Mémorables*. À côté de ce témoin de la période ptolémaïque, on dispose aujourd'hui pour cette œuvre de huit témoins de la période impériale : les restes de sept rouleaux datables entre la fin du I^{er} s. apr. J.-C. et la fin du III^e s. et un fragment d'un feuillet de codex de parchemin datable du IV^e s. On a donc ici la possibilité d'une comparaison, et l'on peut observer que le témoin ptolémaïque nous offre un état du texte différent de celui de la tradition médiévale, tandis que les autres témoins montrent dans l'ensemble un texte désormais « normalisé ». Comment expliquer cet état de choses ? Comme on l'a interprété en face de données semblables pour d'autres traditions textuelles (Homère, Platon, Euripide), on peut reconnaître dans cette « normalisation » du texte après la période ptolémaïque l'effet normatif d'une « édition » influente : une « édition » alexandrine peut-être, ou, dans notre cas, une « édition » née dans l'école de Pergame, où l'on s'attachait de préférence aux prosateurs et où régnait la tradition stoïcienne. Les fragments des *Mémorables*, assez nombreux, nous confirment en tout cas l'importance et la diffusion de cet ouvrage dans l'Antiquité.

Les autres papyrus de Xénophon connus sont tous de la période impériale. Un seul ouvrage a une tradition papyrologique plus riche que les *Mémorables* : il est facile de le deviner, c'est la *Cyropédie*, pour laquelle nous avons les restes de 11 rouleaux datés entre le I^{er} et le III^e s. et ceux de trois codex du III^e et du IV^e s. Plus d'un tiers de ces témoins contiennent des fragments du I^{er} livre, ce qui s'accorde bien avec le témoignage d'Hermogène sur la renommée de ce livre ; le livre III et le livre VIII ne sont pas représentés. Il est intéressant d'observer l'emploi précoce pour ce texte de la nouvelle forme du livre, le codex : le P. Oxy. 697, du début du III^e s., contenant des fragments du I^{er} et du II^e livre, est l'un des codex les plus anciens de la littérature classique. Son format est particulier, avec la hauteur qui est beaucoup plus importante que

la largeur : 33 cm en hauteur pour 12,5 cm en largeur ; écrit sur 60 lignes, il contenait à l'origine l'ouvrage complet en 75 folios environ. Ce papyrus nous montre aussi, avec deux autres (le P. Oxy. 2101, lui aussi du début du III^e s., et le P. Rainer du II^e s.) une activité philologique *in fieri* sur ce texte : ils portent des corrections et des variantes supralinéaires ou marginales. Les deux leçons en concurrence sont presque toujours celles des deux familles principales de la tradition byzantine (*y* et *z*) ; on a donc ici la preuve que le texte de ces deux familles remonte directement non seulement à l'Antiquité, mais au moins au temps des Antonins. Les copistes égyptiens du II^e et du début du III^e s. connaissaient donc déjà deux « éditions » antiques de la *Cyropédie*, et des échanges « horizontaux » de variantes avaient déjà lieu. D'autre part, ces échanges n'étaient pas si fréquents, puisque les deux états du texte ont pu conserver leur physionomie distincte jusqu'à l'époque byzantine. Dans le P. Rainer, cinq variantes sont suivies de la mention οὐτως H : nous avons ici la lettre initiale du nom d'un philologue, éditeur ou commentateur de la *Cyropédie*. Notre texte de la *Cyropédie*, je veux dire le texte que l'on peut restituer sur la base des manuscrits byzantins, est donc certainement antérieur au II^e s. Nous avons proposé une hypothèse très proche pour la tradition manuscrite des *Mémorables* : bien qu'assez récente – les manuscrits les plus anciens datent de la fin du XIII^e s. –, elle plonge ses racines directement dans l'Antiquité, cela est sûr ; très probablement, elle remonte à l'« édition » d'un grammairien du I^{er} ou II^e s. Ceci n'est pas toujours le cas : pour d'autres ouvrages de Xénophon, l'archétype date certainement du IX^e siècle. Il faut distinguer : *distingue frequenter* doit être notre devise.

Pour l'*Anabase*, nous disposons de fragments de six rouleaux du II^e ou III^e s. ; pour les *Helléniques*, de fragments de six rouleaux de la même période et d'un codex du IV^e s. Le *Banquet* est représenté par trois témoins anciens du II^e et III^e s., ce qui est beaucoup par rapport à la brève étendue de cet ouvrage. Deux papyrus nous offrent des parties de l'*Économique*, tandis que l'*Apologie de Socrate*, la *République des Lacédémoniens*, l'*Agésilas*, *L'art de la chasse* et les *Revenus* sont représentés chacun par un témoin des II^e-III^e s.

Les indications fournies par les papyrus et celles que nous donne la tradition indirecte doivent être considérées ensemble, pour éviter de tomber dans les pièges du hasard qui a tout de même un certain rôle dans les découvertes papyrologiques. Dans le cas du *Hiéron*, par exemple, nous ne disposons d'aucun papyrus mais il serait erroné d'en déduire une faible circulation de ce texte à l'époque impériale. Des réminiscences de ce dialogue émergent en effet dans les textes de Dion Chrysostome, de Lucien de Samosate, de l'historien Cassius Dion².

Dans le cas du *Banquet*, nous disposons de trois papyrus des II^e et III^e s. La tradition indirecte nous confirme la grande fortune de cet écrit à l'époque impériale : on en trouve des citations ou des allusions chez Plutarque, Dion Chrysostome, dans le roman de Chariton, chez Lucien, Maxime de Tyr, Athénée, etc. L'un des passages les plus célèbres est la description de l'effet de la beauté du jeune Autolykos sur les autres invités (1, 9) : « comme, lorsqu'une lumière apparaît dans la nuit, elle attire

2. Cf. mon article « Tradizione indiretta e fortuna dello *Ierone* senofonteo. Luciano, Dione Cassio, Alberti », *Archivum mentis*, 10 (2021), p. 31-41.

les regards de tous, de la même façon la beauté d'Autolykos attirait alors sur lui les regards de tous ». Chariton se souvient deux fois de ce passage : lorsqu'il décrit au début du livre IV (IV 1, 9-10) les effets de la beauté de son héroïne, Callirhoé, et aussi dans le livre V (V 3, 9). Maxime de Tyr (*Diss.* 18, 4) et Athénée le citent explicitement. De façon un peu plus surprenante, il faut reconnaître le même passage du *Banquet* dans le traité plotinien *Sur la beauté* (Περὶ τοῦ καλοῦ), lorsqu'est posée la question : Τί οὖν ἐστίν, ὃ κινεῖ τὰς ὄψεις τῶν θεωμένων καὶ ἐπιστρέφει πρὸς αὐτὸ καὶ ἔλκει [...]; « Qu'est-ce donc qui tourne et attire les regards des spectateurs [...] ? ». On remarquera les rapprochements précis entre les deux textes : le εἶλκε de Xénophon est repris par Plotin (ἔλκει), on a l'objet τὰς ὄψεις chez les deux auteurs, le πρὸς αὐτόν de Xénophon devient πρὸς αὐτό chez Plotin, le τῶν ὀρώντων de Xénophon devient τῶν θεωμένων chez Plotin.

Le roman de Chariton, que nous venons de citer à propos du *Banquet*, nous a offert aussi l'occasion d'aborder brièvement l'histoire de la fortune de la *Cyropédie*; fortune très vaste, qui remonte au moins, selon le témoignage de Cicéron (*Tusc. disp.* II 26, 62; *Ad Qu. fr.* I 1, 8, 25), au I^e s. avant notre ère. Particulièrement célèbre était le récit de l'histoire d'amour tragique d'Abradatas et Panthée, dans les livres V, VI et VII de la *Cyropédie*. On a examiné, en particulier, les passages où Chariton s'en souvient (II 5, 7; IV 1, 12; V 2, 4; VII 6, 4).

Le témoignage des papyrus s'arrête avec le IV^e s.; mais la tradition indirecte continue à être florissante. Le V^e s. nous donne l'*Anthologie* de Stobée, témoin fondamental surtout pour le texte de la *Cyropédie*, des *Mémorables*, de l'*Économique*, du *Hiéron*.

Au VI^e s., Xénophon est utilisé largement à Constantinople par Priscien de Césarée dans les deux derniers livres de sa *Grammaire*. À la même époque, dans la même ville, deux passages des *Mémorables*, tirés du III^e et du IV^e livre, sont cités par l'auteur anonyme du dialogue *Sur la science politique* (Περὶ πολιτικῆς ἐπιστήμης); le choix de ces passages, qui ne font pas partie des passages célèbres des *Mémorables*, montre que l'auteur anonyme connaît l'ouvrage de Xénophon dans son intégralité.

II. La tradition manuscrite médiévale (IX^e-XII^e s.)

Après le silence des VII^e et VIII^e s., que l'histoire du texte de Xénophon partage avec celle de la plupart des auteurs classiques, nous trouvons les témoins les plus anciens de la tradition manuscrite médiévale. Aussi tard qu'en 1952, Giorgio Pasquali pouvait écrire au sujet des manuscrits de la *Cyropédie*³ : « Les manuscrits de la *Cyropédie* sont tous récents : deux seulement, l'*Escorialensis* H et le *Vaticanus* 1335, seraient encore du XII^e s.; tous les autres sont du XIV^e ou du XV^e ». Nous savons que les choses sont en fait loin d'être ainsi : le manuscrit *Scorialensis* T. III.14 est datable de la fin du IX^e ou des premières années du X^e s., le *Vaticanus gr.* 1335 remonte peu après le milieu du X^e s. Un autre manuscrit, l'*Erlangensis*, que l'on trouve daté du XV^e s. dans l'édition d'Oxford de Marchant et dans l'édition teubnerienne de Gemoll, est en réalité de la première moitié du X^e; et un autre manuscrit de la Vaticane, le *Vat. gr.* 129, peut être daté du début du XI^e s. Dans notre deuxième conférence, nous

3. G. Pasquali, *Storia della tradizione e critica del testo*, Florence, 1934 (seconde éd. 1952), p. 303.

nous sommes efforcé de jeter un regard qui ne soit pas trop superficiel sur ces témoins, ainsi que sur le manuscrit d'Oxford, bibliothèque Bodléienne, *Auct. F. 3. 24*, du XII^e s.

Le *Scorialensis* T. III.14 (grec 174) est un manuscrit de parchemin, de 262 folios ; son format est moyen, 245 × 185 mm ; la surface écrite est de 170 × 114 mm, la mise en page est sur 24 lignes. Il est peut-être intéressant d'observer que le format et la mise en page de ce codex coïncident avec ceux d'un autre célèbre codex de la fin du IX^e s., le *Vat. Urbinas gr.* 111 d'Isocrate. À part le f. 112, qui a été restauré vers la fin du XI^e ou au début du XII^e s., tout le manuscrit de l'Escorial a été écrit par une seule main, que l'on peut dater de la fin du IX^e ou des premières années du X^e s., c'est-à-dire du règne de Léon VI (886-912). Son écriture est une minuscule calligraphique, élégante, presque pure, assez grande, posée sur la ligne, au tracé arrondi, légèrement inclinée à gauche. Une datation au début du X^e s. a été proposée en 1955 par le savant espagnol Gregorio de Andrés, d'après une suggestion du père Marcel Richard ; elle a été ensuite confirmée par Jean Irigoïn, Guglielmo Cavallo, Lidia Perria ; encore plus récemment, en 2013, Inmaculada Pérez Martín a suggéré, avec raison à notre avis, de ne pas exclure non plus les dernières années du IX^e s. On retrouve la même main dans le ms. *Vallicellanus* F 10 qui a appartenu à Aréthas de Césarée, dans deux mss de la bibliothèque Vaticane (les *Vaticani graeci* 681 et 836), dans un autre ms. de l'Escorial (*Ψ. II. 10*), dans deux mss de la Laurentienne (*plut. 70.7* et *4.9*), ce dernier indiqué récemment, en 2016, par David Speranzi⁴ ; enfin, dans un manuscrit de Messine, le Fondo vecchio 18. Pour le *Vat. gr.* 681, une datation dans les années du règne de Basile I^{er} (867-886) est possible.

Le *Scorialensis* T. III.14, qui contient la *Cyropédie*, est le seul manuscrit de contenu classique écrit par notre copiste. Le manuscrit de la Biblioteca Vallicelliana contient, comme on sait, des textes de droit canonique ; le codex de Messine les évangiles ; le *Laur. plut. 70.7* l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe ; le *Laur. plut. 4.9* renferme un vaste recueil d'homélies et de lettres de Basile de Césarée ; le *Scorialensis* *Ψ. II. 10* a des écrits de Théodoret ; le *Vat. gr.* 836 contient des écrits d'Athanase d'Alexandrie et de Grégoire de Nazianze ; le *Vat. gr.* 681, enfin, est le témoin unique d'un traité contemporain, la *Réfutation du Coran* de Nicétas de Byzance, auteur actif vers le milieu du IX^e s. Notre copiste travaille évidemment pour des commanditaires de haut niveau social et économique, dont les intérêts sont surtout de caractère religieux et s'attachent à la littérature chrétienne, sans exclure les classiques et le droit canonique. Xénophon figure donc parmi les auteurs classiques lus par cette élite. Aréthas de Césarée nous en donne d'ailleurs une nouvelle preuve : il a lu au moins la *Cyropédie* et l'*Anabase*.

La tradition manuscrite de la *Cyropédie* n'a pas eu un archétype byzantin, c'est-à-dire un exemplaire unique, en minuscule, issu immédiatement de la translittération, qui aurait été la source des exemplaires successifs. Le codex de l'Escorial est en tout cas issu directement d'un exemplaire ancien, en majuscule. Cela est montré tant par les nombreuses fautes de majuscule qui lui sont propres, que par les éléments décoratifs que l'on trouve à la fin de certains livres (voir par ex. f. 58r).

4. D. Speranzi, « Il Laurenziano pluteo 4.9 e il copista di Dionisio », *Scripta*, 9 (2016), p. 127-146.

Selon toute probabilité, les notes marginales de première main présentes dans les marges du *Scorialensis*, écrites en majuscule, dérivent, elles aussi, du modèle. Dans deux cas, il semble possible d'entrevoir derrière ces notes la grande figure du patriarche Photius; en 2016, nous avons avancé l'hypothèse que le modèle du *Scorialensis* était le manuscrit de la *Cyropédie* lu par Photius, un manuscrit écrit encore en majuscule⁵.

C'est des dernières années du ix^e s., premières années du règne de Léon VI, que datait également un manuscrit de l'*Anabase* aujourd'hui perdu, mais dont nous avons une copie dans le *Parisinus gr.* 1640, écrit en 1320. Dans ce manuscrit, qui contient la *Cyropédie* et l'*Anabase*, le texte de l'*Anabase* est précédé d'une dédicace en vers à Léon VI, nommé au v. 13. On a souvent écrit que le modèle du *Paris. gr.* 1640 contenait aussi la *Cyropédie* et l'*Anabase*; sur ce point, nous partageons l'avis d'Inmaculada Pérez Martín : le manuscrit donné à Léon VI contenait seulement l'*Anabase*. Ceci pour plusieurs raisons : la dédicace n'est pas au début du codex de Paris, mais entre le texte de la *Cyropédie* et celui de l'*Anabase*; elle ne fait aucunement référence à la *Cyropédie*, mais seulement à l'*Anabase*; le texte de la *Cyropédie* tel qu'il se présente dans le *Paris. gr.* 1640 ne peut pas descendre directement d'un manuscrit du ix^e s. Nous avons ensuite regardé de près les vers de ce poème (v. 19-26) qui font référence à l'*Anabase* :

Τίς γὰρ θεωρῶν ἔνθα Κῦρον τὸν νέον
τὸν μυρίαν τάξαντα κείνην ἀσπίδα
καὶ χεῖρας ὀπλίσαντα πρὸς πρῶτον Κῦρον
οὐκ εὐθὺς ἔγνω πῆμα τὴν φιλαρχίαν;
Θυμὸν γὰρ αὐτὸς ἐμπνέων καὶ πικρίαν
σφύζων τε πολλὰ καὶ διάττων ἀσκόπως
ὄρμαῖς ἀτάκτοις συμπλακεῖς ἀνηρήθη.
Δοκεῖ δέ μοι Κλέαρχος ὁ κλεινὸς Λάκων
σφῆλαι τὰ πάντα συσχεθεῖς ἀτολμία
Κύρου σοφὸν βούλευμα φαυλίσας τότε.

Trad. : Qui, en voyant ici le jeune Cyrus ranger le célèbre bataillon des dix-mille et en armer les bras contre le premier Cyrus, ne comprend pas immédiatement que l'ambition du pouvoir est un malheur? Alors que, fou de rage et d'amertume, le cœur battant fort, il s'élançait vainement, il fut tué, pris dans ses élans désordonnés. À mon avis, ce fut Cléarque, le fameux Spartiate, qui tout ruina, retenu par sa lâcheté, lui qui négligea le sage avis de Cyrus.

Nous avons observé qu'au v. 20 il y a probablement une faute de copie : nous croyons qu'il faut lire non pas τὸν μυρίαν τάξαντα κείνην ἀσπίδα, mais τὴν μυρίαν ... κείνην ἀσπίδα, « le célèbre bataillon des dix-mille ». Quoi qu'il en soit, l'expression ἀσπίς μυρία est puisée dans le texte même de l'*Anabase* (I 7, 10). La lecture directe du texte de Xénophon, au moins du premier livre, est attestée aussi par les v. 24-26, qui font référence à *An.* I 8, 12-13 : dans ce passage, Cléarque refuse d'éloigner du fleuve ses troupes et n'obéit pas à Cyrus, qui lui avait demandé de mener son armée

5. Cf. M. Bandini, « La Ciropedia dell'Escorial e il suo contesto a Costantinopoli (sec. IX-X) », dans F. G. Hernández Muñoz (éd.), *Manuscritos griegos en España y su contexto europeo. Greek Manuscripts in Spain and their European Context*, Madrid, 2016, p. 31-46 : 35-36.

contre le centre de l'ennemi, en lui disant : « Si nous avons le dessus à cet endroit, pour nous tout est terminé ». C'est évidemment cela le σοφὸν βούλευμα de Cyrus. Il est difficile de comprendre pourquoi l'auteur de cette dédicace parle au v. 21 de Cyrus l'ancien au lieu d'Artaxerxès ; mais nous ne pensons pas pour autant qu'il ait suivi non pas le récit de Xénophon, mais celui de Plutarque, comme on a soutenu.

Dans la capitale de l'empire byzantin, on disposait aussi des *Helléniques* : ceci est montré par deux scholies à l'*Anabase*, qui font référence aux livres I et III des *Helléniques*.

Après avoir parlé de manuscrits contenant un seul ouvrage de Xénophon (la *Cyropédie* dans le codex de l'Escorial, l'*Anabase* dans le modèle du *Paris. gr.* 1640), l'étude d'un autre témoin du x^e s., le codex d'Erlangen, *ms. gr.* A 1, nous a permis d'aborder la question de la transmission des écrits de Xénophon non pas individuellement, mais dans des recueils, par *corpora*.

Il s'agit d'un manuscrit en parchemin, de 56 f., de grand format (363 × 235 mm), écrit sur deux colonnes de 50 lignes dans la première moitié du x^e s. Ce manuscrit aussi a été longtemps mal daté : dans l'édition de Marchant dans la collection Oxford, ainsi que dans l'édition teubnérienne de la *Cyropédie* due à Gemoll, de 1912, on le trouve daté du xv^e s., et encore dans l'édition de Marcel Bizos de la *Cyropédie* parue dans la Collection Budé, on le trouve daté du xiv^e s. ou « peut-être du xiii^e », dit-il ; la datation correcte est le mérite de Thurn, auteur d'un article paru en 1976⁶. Ce manuscrit contient la *Cyropédie*, avec une vaste lacune entre les livres IV et V due à la chute d'un cahier. Les lettres initiales des livres I, II et III sont décorées à l'encre verte (f. 1r, 10r et 16r). Dans le folio initial du livre III (f. 16r) il y a aussi un dessin de scorpion ; d'autres miniatures avec usage de l'or, une feuille et un trèfle à quatre feuilles, se trouvent au f. 23r, premier folio du livre IV. Il est clair que ce manuscrit également a été préparé pour les membres d'un milieu social élevé.

Plusieurs des notes marginales que l'on trouve dans ce manuscrit montrent un intérêt pour l'art militaire⁷ ; d'autres (f. 11r, 22r, 52r, 53r) attirent l'attention sur des discours. Il vaut alors la peine d'observer que des discours tirés de la *Cyropédie* et de l'*Anabase* ont été copiés également dans un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, l'*Ambros.* B 119 sup., qu'il faut rattacher sans aucun doute à la cour impériale vers le milieu du x^e s. : ce manuscrit contient un recueil de textes sur l'art militaire ; les intérêts qu'il révèle sont donc les mêmes que ceux dont témoignent les notes marginales du manuscrit d'Erlangen, et qui correspondent bien au contexte culturel de la cour impériale de Byzance vers le milieu du x^e s. On peut observer également que les extraits de la *Cyropédie* copiés dans l'*Ambrosianus* relèvent de la recension *y*, c'est-à-dire la recension dont le manuscrit d'Erlangen est le plus ancien témoin. Du x^e s., à notre avis, date aussi la composition d'un bref éloge de Xénophon qu'on lit, avec quelques variantes, dans deux mss de la *Cyropédie* conservés à la bibliothèque Vaticane (*Vat. gr.* 129 et 1065) :

6. H. Thurn, « Die Erlanger Handschrift von Xenophons Kyrupädie, ihre Fehldatierung und deren Folgen », *Würz. Jahrb. für die Altertumswiss.*, N. F. 2 (1976), p. 75-82.

7. Cf. M. Bandini, « La *Cyropedia* dell'Escorial e il suo contesto a Costantinopoli (sec. IX-X) », p. 38.

ἄξιος εἶ πολλοῦ, Ξενοφῶν, Ἀλεξάνδρῳ τῷ Μακεδόνι· ὃς τοσαύτην ἐκμέλειαν καὶ χλιδὴν Πέρσαις προσμαρτυρήσας ἔπεισας (ἐπήρας *Vat. gr.* 1065) αὐτὸν τρόπαια κατὰ Περσῶν (κατὰ τούτων *Vat. gr.* 1065) ἀναστήσαι.

L'idée que la marche des dix-mille ait été la cause lointaine de l'expédition d'Alexandre le Grand était déjà exprimée par Polybe dans un passage du III^e livre qui figure aussi dans les *Extraits Constantiniens* (Polybe III 6, 9-10). Il nous semble probable que l'auteur du bref éloge de Xénophon connaissait ce passage de Polybe. Il semble, en tout cas, qu'au x^e s. on appréciait Xénophon également pour ses enseignements en matière d'art militaire, et que l'on voyait en lui l'une des figures majeures dans l'histoire de la lutte contre les Perses. Dans ces mêmes années, l'empire byzantin déclenchait l'offensive contre les Perses et élargissait ses frontières orientales.

Le manuscrit d'Erlangen ne contient aujourd'hui que la *Cyropédie*, mais les rapprochements que l'on peut faire avec des codex ayant un format et une mise en page comparables (par ex. le célèbre codex T de Platon, conservé à Venise : copié vers le milieu du x^e s., lui aussi de grand format, 372 × 294 mm, et écrit sur 2 colonnes de 50 lignes), montrent que le manuscrit d'Erlangen est la partie restante d'un codex qui était originairement beaucoup plus volumineux. Mais il y a plus. Dans ce manuscrit, en regard du début de chaque livre de la *Cyropédie*, on a ajouté une deuxième numérotation, non pas de 1 à 8 mais de 8 à 15. Ce fait ne peut avoir qu'une seule explication : le texte de la *Cyropédie* n'était pas seul mais devait être précédé à l'origine par un autre texte en sept livres, ou par plusieurs textes totalisant sept livres. Se pose ainsi la question de comprendre quel était le contenu originel du manuscrit d'Erlangen.

Il nous faut suivre, pour cela, l'histoire du manuscrit et faire un assez long détour en direction de la période humaniste, avant de revenir à la Constantinople du x^e siècle. Une bande de parchemin collée au f. Iir et provenant d'un folio de garde perdu nous dit, avec une épigramme en hexamètres, que le manuscrit a appartenu, dans la seconde moitié du xv^e siècle, à Battista Guarini (1434-1513), fils de Guarino de Vérone : « Le livre que moi, Baptiste, le fils du célèbre Guarino, t'ai donné comme cadeau, accepte-le de bon cœur, excellent ami ; c'est un petit cadeau, cher père, mais qui montre un amour intense ; qu'il puisse être le souvenir fidèle de ma parfaite amitié ». Battista s'adresse ici à son ami Janus Pannonius, humaniste hongrois (1434-1472), étudiant à Ferrare de 1447 à 1453, puis à Padoue. Avant d'appartenir à Battista, le manuscrit avait appartenu à son père Guarino de Vérone⁸. La correspondance des humanistes nous fait savoir qu'en 1417, lorsqu'il était à Venise, Guarino devint le possesseur d'un codex de Xénophon contenant des textes qui étaient encore inconnus aux humanistes italiens. Le 16 octobre 1417, Ambrogio Traversari lui écrivait ainsi : « J'ai su par une lettre de notre Nicolas (c'est-à-dire Niccolò Niccoli) que tu as acheté un Xénophon, dans lequel il y a des ouvrages rares de cet auteur. J'ai confiance que, après que tu l'auras lu et l'auras fait lire aux autres savants de là-bas, il viendra chez nous (c'est-à-dire à Florence) et séjournera ici le temps nécessaire pour la transcription ». Qui sont les « savants de là-bas », c'est-à-dire de Venise, qui lisent et se font

8. Voir mon article « Un nuovo libro della biblioteca di Guarino Veronese », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, 136 (2008), p. 257-266 et pl. 3.

transcrire les nouveaux textes de Xénophon ? Parmi eux il y avait bien sûr Francesco Barbaro, élève de Guarino et lecteur passionné, lui aussi, de Xénophon. Barbaro possédait déjà, dans la deuxième décennie du siècle, deux manuscrits de Xénophon : un manuscrit aujourd'hui à Leyde (*BPG* 48), contenant la *Cyropédie*, qu'il a abondamment annoté, et le *Vat. Reg. gr.* 96, contenant l'*Économique* et l'*Anabase*. Un troisième manuscrit qui lui a appartenu est le *Vat. gr.* 1619 (f. 56-185), dû au même copiste ; il s'agit donc d'un copiste grec qui travaille à Venise pour Francesco Barbaro dans la deuxième décennie du xv^e siècle. Ce manuscrit contient les *Mémorables*, l'*Art de la chasse*, le *Commandant de cavalerie*, le *Hiéron*, le traité *Sur l'équitation*, la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens*, le traité *Sur les revenus*. Son contenu correspond aux mots de Traversari sur le contenu du manuscrit acheté par Guarino : des ouvrages plutôt rares de Xénophon. Certains de ces ouvrages, comme les *Mémorables*, l'*Art de la chasse*, le *Commandant de cavalerie*, le traité *Sur l'équitation*, n'étaient pas encore connus en Italie en 1417. Il faut donc reconnaître dans le *Vat. gr.* 1619 la copie partielle, effectuée à Venise vers les années 1417 ou 1418, du manuscrit acheté par Guarino dont parlait Traversari. Ses filigranes confirment cette datation. Nous commençons ainsi à entrevoir le contenu du manuscrit de Guarino ; mais le *Vat. gr.* 1619 en est une copie partielle : il est évident que Barbaro n'a pas fait copier les textes de Xénophon qu'il possédait déjà.

Qui, encore, parmi les élèves de Guarino, se trouvait à Venise dans les années 1417-1419 ? Il y avait parmi eux Vittorino da Feltre, déjà assez âgé, mais qui avait alors décidé d'apprendre le grec. Lui aussi obtint une copie du codex xénophontien de son maître : c'est le *Laur. plut.* 55.21, copié pour lui par Petros Kretikos. Vittorino ne possédait encore aucun manuscrit de Xénophon et il commanda une copie intégrale du codex de Guarino : le *Laurentianus* nous renseigne ainsi parfaitement sur le contenu de ce manuscrit. Dans le pinax copié par Petros Kretikos au f. 2v, deux éléments sautent aux yeux : tout d'abord, la numérotation continue des textes, notée à gauche des titres. La *Cyropédie* présente ici la même numérotation que dans le manuscrit d'Erlangen, de 8 à 15. Se pose maintenant la question du rapport entre le *Laurentianus plut.* 55.21 et le manuscrit d'Erlangen. La réponse qui nous est donnée par la philologie est que le *Laurentianus* est une copie, peut-être directe, du manuscrit d'Erlangen. Si on ne se limite pas aux données textuelles et si l'on regarde les deux manuscrits, on se rend compte que le doute n'est pas raisonnable : le *Laurentianus* est assurément une copie directe du manuscrit du x^e siècle. Petros Kretikos a reproduit son modèle également dans ses aspects matériels : le *Laurentianus*, tout comme l'*Erlangensis*, est un manuscrit de parchemin, de grand format (322 × 212 mm) et, surtout, il est écrit, comme son modèle, sur deux colonnes, ce qui est rarissime dans les manuscrits de Xénophon : parmi les 210 manuscrits conservés de Xénophon, on ne rencontre une mise en page sur deux colonnes que dans quatre manuscrits : l'*Erlangensis*, le *Laur. plut.* 55.21, un manuscrit de Pérouse qui, à son tour, est une copie du *Laurentianus*, dont il imite la présentation matérielle ; et enfin, dans un folio conservé à Cracovie, qui est le seul fragment qui nous reste d'un autre manuscrit du xv^e s. contenant lui aussi la *Cyropédie*. Autrement dit, avec la seule exception du fragment de Cracovie, la mise en page sur 2 colonnes caractérise, dans la tradition manuscrite des œuvres de Xénophon, le seul manuscrit d'Erlangen et ses copies.

Cette observation a une importance considérable car elle nous dit que le manuscrit d'Erlangen est la portion restante du manuscrit acheté à Venise par Guarino de Vérone en 1417 et qui lui était demandé par les humanistes de Florence ; elle nous dit également qu'à cette époque le manuscrit, loin de se réduire aux 56 folios qui nous restent, était encore un gros volume, dont le contenu nous est révélé par la copie intégrale faite par Petros Kretikos à la demande de Vittorino. Cette copie acquiert elle aussi une valeur considérable comme témoin du texte : aussi bien pour la partie de la *Cyropédie* perdue à cause de la perte d'un cahier, que pour les autres ouvrages dont elle est le témoin primaire, nous savons maintenant que son texte descend directement d'un manuscrit du x^e siècle. Son texte de l'*Anabase* est accompagné de scholies, copiées de première main, c'est-à-dire par le même Petros Kretikos : nous savons désormais que ces scholies remontent au moins au x^e siècle.

La demande d'Ambrogio Traversari et des autres humanistes de Florence, qui étaient désireux d'avoir eux aussi une copie du manuscrit de Guarino, ne resta pas vaine : la bibliothèque Laurentienne conserve aujourd'hui une autre copie partielle du manuscrit de Guarino, de la main d'Antonio Corbinelli⁹, le *Laur. Conventi soppressi* 110. Corbinelli possédait déjà le manuscrit *Conv. soppr.* 112, écrit au début du xv^e s. par Isidore de Kiev et contenant *Économique*, *Cyropédie*, *Anabase* et *Hiéron* ; dans le *Conv. soppr.* 110, il a copié les *Mémorables*, l'*Art de la chasse*, le *Commandant de cavalerie*, le traité *Sur l'équitation*, la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens*, les *Revenus*, le fragment du *Banquet*. Or, la somme du contenu des deux manuscrits ayant appartenu à Corbinelli nous donne exactement le même contenu que le manuscrit copié par Petros Kretikos ; il est donc clair que Corbinelli obtint le codex Guarinensis et en copia tous les textes, excepté ceux qu'il possédait déjà dans le *Laur. Conv. soppr.* 112.

Quel était donc le contenu de ce volume du x^e s. acheté par Guarino en 1417 et mis à la disposition de ses élèves à Venise et à Florence ? Jetons une deuxième fois le regard sur le pinax du manuscrit copié par Petros Kretikos. Le premier texte est les *Mémorables*, auxquels succède l'*Économique*. Puis deux lignes, donc deux titres, ont été effacées mais il est facile de les restituer avec l'aide de la copie de Pérouse dont on a parlé tout à l'heure : il s'agissait du *Banquet* et de l'*Art de la chasse*. Le texte du *Banquet* était très incomplet, il était réduit à la partie conclusive de l'ouvrage ; au xvi^e s., peu avant l'ouverture au public de la bibliothèque Laurentienne, qui eut lieu en 1571, le manuscrit fut restauré par Francesco Zanetti, le fragment du *Banquet* fut supprimé et le titre dans le pinax fut gratté. Par méprise, je crois, on effaça aussi le titre de l'écrit sur l'*Art de la chasse* ; cet ouvrage était incomplet mais il fut complété et non pas supprimé du volume. On avait ainsi dans le codex de Guarino, qui était, comme nous le savons désormais, un manuscrit du x^e siècle, les textes suivants : *Mémorables*, *Économique*, *Banquet*, *Art de la chasse*, qui représentent au total 7 livres, ce qui nous explique pourquoi le premier livre de la *Cyropédie* portait le numéro 8 ; puis la *Cyropédie*, seul texte conservé jusqu'à nous ; et il y avait encore l'*Anabase*, le *Commandant de cavalerie*, le *Hiéron*, le traité *Sur*

9. Voir A. Rollo, « Sulle tracce di Antonio Corbinelli », *Studi medievali e umanistici*, 2 (2004), p. 25-95 : 51-52 et *passim*.

l'équitation, la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens*, l'écrit *Sur les revenus*. Un corpus xénophontien donc très large : il n'y manquait que les *Helléniques*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Agésilas*. Il est impossible de ne pas éprouver un profond regret lorsqu'on pense au fait qu'un manuscrit si précieux, qui avait survécu aux vicissitudes de l'empire byzantin et qui était lu et copié dans les villes italiennes, a été ensuite presque entièrement perdu.

Un peu plus tard que le *corpus* que nous venons d'étudier, peu après le milieu du x^e siècle, un autre corpus xénophontien fut copié ; il est heureusement conservé et se trouve aujourd'hui à la bibliothèque Vaticane, c'est le *Vat. gr.* 1335. Il s'agit d'un manuscrit de parchemin, de 246 f., 275 × 215 mm environ, écrit à pleine page sur 36 lignes. La partie originelle du codex, qui remonte au x^e siècle, est représentée par les f. 69-237 et 246 ; les f. 7-14 et 21-68 sont le produit d'une restauration effectuée vers la fin du xi^e s. ou au début du xii^e ; les f. 1a-6, 15-20 et 238-245 sont le fruit d'une deuxième restauration effectuée vers la fin du xiv^e s. Ce manuscrit a une histoire importante : il a appartenu à Manuel Chrysoloras, qui l'apporta en Italie en 1397, lorsqu'il vint enseigner le grec à Florence ; l'année 1397 marque donc le retour de Xénophon dans l'Europe occidentale, avec l'arrivée de ce codex à Florence. En 1424, il fut acheté par Palla Strozzi et resta dans sa bibliothèque à Padoue jusqu'à l'an 1477, quand le neveu de Palla, Alessandro Strozzi, le vendit encore, probablement à Bernardo Bembo, le père du futur cardinal Pietro Bembo ; il resta dans la bibliothèque Bembo jusqu'à l'an 1582, quand il fut acheté par Fulvio Orsini ; en 1602 le manuscrit entra dans la bibliothèque Vaticane avec le fonds Orsini.

Le *corpus* xénophontien compris dans ce codex est moins large que celui dont faisait partie le manuscrit d'Erlangen : il contient la *Cyropédie*, l'*Anabase*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Agésilas*, le *Hiéron*, la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens*, le traité *Sur les revenus*, ce dernier incomplet. Selon Guglielmo Cavallo, ce *corpus* serait le produit de la confluence de trois *corpuscula* tardo-antiques : le premier aurait compris la *Cyropédie* et l'*Anabase*, le deuxième l'*Apologie de Socrate*, l'*Agésilas* et le *Hiéron*, le troisième la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens* et le traité *Sur les revenus*. Cette idée est sans aucun doute erronée. Tout d'abord, l'analyse philologique montre que le texte de la *Cyropédie* contenu dans la partie originelle de ce codex dérive du manuscrit de l'Escorial : il n'y a donc eu, en amont du *Vat. gr.* 1335, aucun *corpus* tardo-antique contenant la *Cyropédie* et l'*Anabase*, mais deux modèles distincts, dont l'un est conservé¹⁰. En amont du *Vat. gr.* 1335 il y avait donc, pour la *Cyropédie*, le manuscrit de l'Escorial ; pour l'*Anabase*, un

10. On a profité de l'occasion pour dire qu'il n'y a aucune preuve d'un *corpus* contenant la *Cyropédie* et l'*Anabase* ni dans l'Antiquité ni à Byzance avant le xiv^e siècle. Les exemples les plus anciens de manuscrits contenant la *Cyropédie* et l'*Anabase* sont cinq manuscrits de la première moitié du xiv^e siècle : Paris, BNF, grec 1640 ; le manuscrit de Thessalonique, *Vlatadon gr.* 36 ; un manuscrit de Milan, *Ambros.* I 121 sup., et deux manuscrits de la Vaticane, les *Vat. graeci* 143 et 990. Le manuscrit de Thessalonique est une copie de celui de Paris ; celui de Milan descend du *Vat. gr.* 1335 (cf. D. F. Jackson, *Xenophon's Cyropaedia. A Late Byzantine Recension with Facing Page English Translation*, 2 vol., Lewiston, Queenston, Lampeter, 2010, I, p. 15-16). Les *Vat. graeci* 143 et 990 dérivent pour le texte de la *Cyropédie* du manuscrit de l'Escorial. Nous pouvons en conclure que la production de livres contenant ces deux œuvres de Xénophon est le fruit d'une tendance culturelle qui n'est pas antérieure au début du xiv^e siècle.

manuscrit perdu, peut-être l'exemplaire donné à Léon VI. L'ordre des deux ouvrages est lié, à notre avis, à la chronologie de leurs protagonistes, Cyrus l'Ancien et Cyrus le Jeune ; on peut rappeler, par exemple, que dans l'« édition » des *Vies* de Plutarque lue par Photius (*Bibliothèque*, codex 245) les *Vies* étaient disposées selon l'ordre chronologique des personnages grecs. En ce qui concerne les écrits mineurs contenus dans le *Vat. gr.* 1335 (*Apologie de Socrate, Agésilas, Hiéron, Constitution des Lacédémoniens, Constitution des Athéniens, traité Sur les revenus*) on peut observer qu'ils sont rangés selon l'ordre alphabétique : Ἀπολογία, Ἀγησίλαος, Ἱέρων, les deux Πολιτεῖαι, enfin les Πόροι. Dans le cas de ces traités également, nous ne pensons pas que le modèle utilisé était un manuscrit ancien ; nous pensons qu'il s'agissait, comme dans le cas de la *Cyropédie* et de l'*Anabase*, d'un manuscrit de la fin du IX^e ou du début du X^e siècle.

Le XI^e siècle nous a transmis le troisième témoin fondamental de la *Cyropédie* (à côté du manuscrit de l'Escorial et de celui d'Erlangen), c'est-à-dire le *Vat. gr.* 129. C'est un manuscrit de parchemin, 196 f., de format moyen (239 × 152 mm), écrit à pleine page, sur une surface écrite de 165 × 100 mm environ, avec un nombre de lignes qui varie entre 23 et 26, par un seul scribe. Le manuscrit est intéressant aussi du point de vue paléographique. Son écriture, surtout dans la première partie du volume, est élégante, arrondie : elle s'inscrit, nous semble-t-il, dans le courant de la *Perlschrift*. L'activité de ce copiste doit être placée, à notre avis, dans la première moitié du XI^e siècle. Le copiste emploie très largement les abréviations tachygraphiques, qui sont quelquefois des abréviations assez rares. Son écriture, élégante au début du volume, devient parfois rapide et cursive.

Du point de vue textuel, le *Vat. gr.* 129 est à placer à côté du manuscrit d'Erlangen, comme second témoin de la famille *y*.

Nous avons parlé jusqu'ici, à propos de la tradition manuscrite de la *Cyropédie*, de deux familles, la famille *zéta*, représentée par le manuscrit de l'Escorial, et la famille *y*, représentée par le manuscrit d'Erlangen et par le *Vat. gr.* 129. Dans la dernière partie de cette conférence nous avons abordé la question de la troisième famille, la famille *x*. Cette répartition des manuscrits de la *Cyropédie* en trois familles appelées *x*, *y* et *z* remonte à l'étude de Wilhelm Gemoll, *Zur Kritik und Erklärung von Xenophons Kyropädie*, publiée en 1912. Néanmoins, il y a une différence fondamentale entre ces trois familles : *y* et *z* sont deux états du texte qui remontent à l'Antiquité ; la famille *x*, au contraire, est le produit d'un travail philologique effectué à Byzance. Mais c'est plus tard qu'on a compris cela. À la fin du XIX^e s., à partir de l'édition Hug de la *Cyropédie*, parue chez Teubner en 1883, on a donné la première place, parmi les témoins du texte, au manuscrit de Paris, BNF, ancien fonds grec 1640, daté de 1320¹¹. Comme il est souvent arrivé, pour d'autres traditions aussi, les éditeurs ont été abusés par l'exactitude apparente de ce texte qui est en réalité un texte révisé, « une édition de philologue », comme l'écrivit en 1969 Jean Irigoin. Dans notre cas, cette primauté du manuscrit de Paris était aussi favorisée par les datations erronées des autres témoins plus anciens. Après la répartition des manuscrits en trois familles

11. Sur ce manuscrit, on dispose de l'excellente description de Paul Géhin publiée en 2004 dans le deuxième tome du catalogue des *Manuscrits grecs datés des XIII^e et XIV^e siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*.

qui fut introduite par Gemoll, il parut donc raisonnable de considérer comme la meilleure cette troisième famille *x*, représentée par le codex de Paris. C'est là une faute originelle qu'on a mis beaucoup de temps à corriger ; le mérite de ce progrès dans les études sur le texte de la *Cyropédie* revient à Persson et ensuite surtout à Jean Irigoin.

En 1986 encore, Guglielmo Cavallo écrivait que la famille *x* est représentée par le *Paris. gr.* 1640. En réalité, ses témoins sont nombreux. Dans le manuscrit de Paris, comme dans d'autres manuscrits du début du *xiv^e* s., ce type de texte apparaît déjà sous sa forme bien fixée, qui a été transmise ensuite dans plusieurs manuscrits du *xv^e* s. À côté du *Paris. gr.* 1640, on peut placer un manuscrit de Milan, l'*Ambrosianus* E 11 inf., qu'il est possible de dater de la deuxième ou, plus probablement, de la troisième décennie du *xiv^e* s. ; un manuscrit de Venise, le *Marcianus gr.* Z. 511, écrit vers 1330 ; le manuscrit de Thessalonique, Moni Vlatadon, grec 36. Dans d'autres cas, nous assistons à la formation de ce type de texte dans les marges d'un manuscrit, ou dans les corrections qui y ont été apportées. C'est le cas du *Vat. gr.* 1335 : son texte de la *Cyropédie* dérive du manuscrit de l'Escorial mais, au *xiv^e* s., il a été corrigé de telle façon qu'il est devenu un témoin de ce type de texte *x*, un texte mixte entre *z* et *y*. On peut dater assez précisément ce travail philologique parce que nous avons un *terminus post quem*, l'*Ambros.* I 121 sup. : le manuscrit de Milan, qui est une copie directe du *Vat. gr.* 1335, a été copié dans les premières années du *xiv^e* s., et son texte nous montre que le *Vat. gr.* 1335 n'avait alors pas encore été corrigé. Le travail de contamination qui a été effectué sur le *Vat. gr.* 1335 est donc postérieur au début du *xiv^e* s.

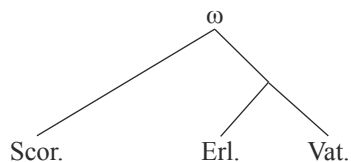
Un travail philologique du même genre peut être observé dans les marges d'un manuscrit du *xii^e* s., le codex de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, *Auct.* F. 3. 24. C'est un codex de parchemin, de 148 folios, de format moyen (272 × 204 mm), écrit à pleine page sur 36 lignes. Son écriture peut être datée, à notre avis, vers le milieu ou le deuxième quart du *xii^e* s. On trouve dans ses marges quelques scholies de première main, mais on trouve surtout un travail philologique qui a contribué à noter un grand nombre de variantes ; nous en avons analysé quelques exemples puisés dans les premières pages du texte. Le texte de base coïncide toujours avec le texte du manuscrit de l'Escorial ; en fait, le texte du manuscrit d'Oxford *ante correctionem* est une copie du manuscrit de l'Escorial. Les corrections qui ont été introduites dans les marges ou au-dessus de la ligne concordent avec le texte de la famille *y*, c'est-à-dire du manuscrit d'Erlangen et du *Vat. gr.* 129 ; on a donc sous les yeux, *in fieri*, une activité de collation. Dans quelques cas, les variantes notées dans la marge sont des leçons propres au *Vat. gr.* 129 : par ex., en *Cyrop.* I 3, 17, le manuscrit d'Erlangen ajoute τὸν *ante* πριάμενον, le texte noté dans la marge du manuscrit d'Oxford concorde ainsi seulement avec celui du *Vat. gr.* 129 ; en *Cyrop.* I 3, 18, non seulement le *Scorialensis* mais aussi l'*Erlangensis* lisent ψυχὴ et τὴν est une variante propre au *Vat. gr.* 129. Il paraît ainsi possible que le philologue anonyme qui a travaillé sur le manuscrit d'Oxford ait puisé ses variantes dans le *Vat. gr.* 129.

Quoi qu'il en soit de cette dernière question, à laquelle on pourra répondre seulement après un examen complet de toutes les variantes notées dans les marges du manuscrit d'Oxford, nous avons posé une autre question fondamentale : quand a eu lieu cette activité philologique ? Jean Irigoin pensait que c'était au temps d'Andronic II Paléologue ; mais cette idée, que l'on a acceptée et qui subsiste encore aujourd'hui,

est fondée sur la date, 1320, du *Paris. gr.* 1640, comme des autres témoins qui nous offrent ce type de texte dans ses formes évoluées. Pourtant le manuscrit d'Oxford n'est pas, à notre avis, l'un des témoins de cette « édition » byzantine, mais le témoin dans lequel elle est née. Les autres témoins descendent, directement ou indirectement, de ce manuscrit : le *Laur. plut.* 80.14, le *Paris. gr.* 1640, l'*Ambros.* E 11 inf., le *Marcianus gr.* Z. 511 qui est, pour la *Cyropédie* et pour d'autres textes, une copie de l'*Ambrosianus*. Il est alors fondamental de dater l'écriture de ces notes marginales. À notre avis, cette écriture doit être datée non pas du XIV^e mais du XII^e s. ; elle est, selon nous, à peu près contemporaine de la copie du texte. Si cette datation est juste, ce chapitre de l'histoire du texte de la *Cyropédie* doit être placé non pas à l'époque des Paléologues, mais à celle des Commènes.

Notre philologue anonyme ne s'est pas toujours limité à simplement corriger son texte avec le texte *y* ou à écrire dans la marge les variantes de cette famille ; quelquefois, il a donné vie à une nouvelle forme de texte, en retenant de *y* seulement une petite suggestion. Ce type de variantes sont à mon avis celles qui nous montrent le mieux l'origine du texte *x* dans le manuscrit d'Oxford. Par ex., en *Cyrop.* I 3, 4, le copiste avait écrit ἴνα ἦσσαν οἴκαδε ποθοίη, il avait reproduit le texte du *Scorialensis* : notre philologue note dans la marge, avec γρ., le texte *y*, ἴνα ὡς ἥκιστα τὰ οἴκαδε ποθοίη. Mais il ne s'est pas arrêté là : il a vu que, si effectuer le choix entre ἦσσαν et ὡς ἥκιστα peut être difficile, l'article devant οἴκαδε est en tout cas nécessaire, et il l'a ajouté au-dessus de la ligne ; il a ainsi modifié son texte qui était de type *z* en retenant seulement une partie du texte *y*. Ce nouveau texte mixte, ἴνα ἦσσαν τὰ οἴκαδε ποθοίη, est devenu le texte de ses apographes, c'est-à-dire le texte de type *x*.

Cette « édition » byzantine de la *Cyropédie* constitue un chapitre intéressant de l'histoire du texte de Xénophon et de l'histoire de la philologie à Byzance. Mais l'éditeur de la *Cyropédie*, qui était au XX^e s. gêné par une tradition manuscrite riche de 70 témoins pour partie mal datés et pour partie inconnus, doit établir son texte sur la base du manuscrit de l'Escorial, du manuscrit d'Erlangen et du *Vat. gr.* 129 ; pour la partie du texte qui est perdue dans le manuscrit d'Erlangen, on recourra au *Laur. plut.* 55.21. On utilisera, en outre, les extraits contenus dans l'*Ambros.* B 119 sup., qui donne quelques paragraphes du livre I et du livre III ; puis les *Extraits* de Constantin VII, les papyrus et la tradition indirecte. Tous les autres manuscrits médiévaux n'ont pas la valeur de témoins indépendants. Marcel Bizos, dans son édition parue dans la collection Budé, a utilisé également comme témoin de la famille *y* un autre manuscrit de la Bodléienne, le *Canonicianus gr.* 39, de la première moitié du XIV^e s. ; mais en réalité, ce manuscrit est une copie du *Vat. gr.* 129 et il ne doit pas figurer dans l'apparat critique. Les témoins fondamentaux de la *Cyropédie* se réduisent ainsi, en dépit de la richesse de sa tradition manuscrite, à trois seulement. Le *stemma*, que démontrent les nombreuses fautes communes au manuscrit d'Erlangen et au *Vaticanus gr.* 129, est simple :



Il est donc possible d'établir le texte de l'archétype chaque fois qu'il y a un accord entre le *Scorialensis* et l'*Erlangensis* contre le *Vaticanus*, ou entre le *Scorialensis* et le *Vaticanus* contre l'*Erlangensis*. Lorsque des variantes séparent le *Scorialensis* d'un côté et l'*Erlangensis* et le *Vaticanus* de l'autre côté, le *stemma* ne nous aide pas et il faut recourir aux critères internes, *lectio difficilior* et *usus scribendi*.

Nous nous sommes ensuite penchés sur les fautes d'onciale, dont on a repéré plusieurs exemples dans ces trois manuscrits. Nous en avons déduit qu'il y a eu trois translittérations distinctes, c'est-à-dire que non seulement l'archétype était un manuscrit en onciale, mais que c'était aussi le cas du modèle commun de l'*Erlangensis* et du *Vaticanus*. Une nouvelle édition de la *Cyropédie* pourra nous donner un texte très ancien et très solide et un appareil critique beaucoup plus clair que ceux des éditions actuelles.

III. La tradition manuscrite médiévale (XII^e-XV^e s.)

Nous avons repris pour la troisième conférence notre cheminement dans l'histoire du texte de Xénophon. C'est aussi au XII^e s., précisément au milieu du XII^e s., qu'appartient un manuscrit de papier oriental (c'est le manuscrit de papier le plus ancien dans la tradition manuscrite de Xénophon), le *Palatinus Vat. gr.* 93. C'est un manuscrit de 192 f., 278 × 203 mm, écrit à pleine page. Il a été étudié par Nigel Wilson à l'occasion du Colloque de paléographie grecque de 1974. Son écriture et son contenu montrent qu'il s'agit d'un manuscrit d'érudit. Il contient des extraits de plusieurs auteurs, théologiques, philosophiques, historiques : on y trouve Jean Damascène, Basile, Cyrille, Diogène Laërce, Philostrate, Élien, Xénophon, Hérodote et d'autres auteurs. Les extraits de Xénophon vont du f. 141v au f. 151r ; ils sont tirés de la *Cyropédie*, de l'*Anabase*, de l'*Apologie de Socrate*, de l'*Agésilas*, des *Mémorables*. L'*Apologie* a ici le titre de βίος Σωκράτους, comme l'*Agésilas* celui de Βίος Ἀγησιλάου. On peut observer que l'ordre *Cyropédie-Anabase-Apologie-Agésilas* reproduit celui du *Vat. gr.* 1335 ; mais on trouve ici les *Mémorables* également, qui manquent dans le codex du Vatican. C'est le témoignage le plus ancien qui nous soit parvenu sur le texte des *Mémorables* à Byzance ; mais nous savons maintenant qu'il se trouvait aussi dans le corpus du x^e s. dont faisait partie le manuscrit d'Erlangen.

On arrive ensuite à l'époque des Paléologues ; parmi les manuscrits de Xénophon, il y en a une vingtaine que l'on peut dater de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e s. C'est la période dans laquelle se diffuse l'« édition » byzantine de la *Cyropédie*, comme nous venons de le voir ; c'est aussi la période qui nous a légué les témoins complets les plus anciens des *Helléniques*, des œuvres socratiques et de plusieurs opuscules.

Les deux témoins les plus importants des *Helléniques* datent des premières années du XIV^e s. : ce sont le manuscrit *Parisinus gr.* 1738 et le *Palatinus Vat. gr.* 140. Dans ce dernier, comme je l'ai indiqué au congrès des Études byzantines de 2006, on peut reconnaître dans deux notes marginales la main de Nicéphore Grégoras.

On peut dater de la même époque le témoin le plus ancien des trois traités *Sur l'art de la chasse*, *Sur l'équitation* et *Le commandant de cavalerie*, je veux dire le *Vat. gr.* 989. C'est un manuscrit de papier oriental, composite ; les 54 premiers folios

contiennent, en plus de ces œuvres, les *Taktika* d'Élien et des extraits tirés des *Taktika* de Léon VI. Encore une fois, on peut observer que la lecture de Xénophon peut être liée à l'intérêt pour l'art militaire.

Mais ce sont surtout les écrits socratiques qui suscitent à cette époque l'intérêt des intellectuels byzantins. Les deux témoins les plus anciens des *Mémorables*, conservés tous les deux à la BNF (*Paris. gr.* 1302 et 1740), datent l'un de la seconde moitié du XIII^e s., l'autre de la fin du XIII^e s. ou des toutes premières années du XIV^e siècle. Cet intérêt et même cet enthousiasme pour les écrits socratiques et en particulier pour les *Mémorables* nous sont attestés également par le chapitre 20 des Γνωμικαὶ σημειώσεις de Théodore Métochite, le maître de Nicéphore Grégoras. Ce chapitre est entièrement dédié à Xénophon. On y lit, parmi d'autres choses :

Πολύς ἐστὶν ὁ Σωκράτης διὰ πάντων αὐτῶ τῶν λόγων καὶ μὴν ἐν τοῖς τῶν ἀπομνημονευμάτων βιβλίοις, ἃ δὴ πάντων τῶν Ξενοφοντείων ἔγωγε συνταγμάτων βελτίω καὶ πολὺ τῶν κατ'αὐτὸν ἄλλων προέχειν τίθεμαι

Socrate est très présent dans tous ses écrits et en particulier dans les livres des *Mémorables*, que je considère comme le meilleur de tous les ouvrages de Xénophon, très supérieur aux autres.

On trouve des extraits de Xénophon également dans le recueil autographe de Nicéphore Grégoras conservé à Heidelberg, UB, *Palat. gr.* 129 : un petit cahier de 141 f., 230 × 150 mm environ, écrit par cet érudit vers 1315-1320. Les extraits de Xénophon ont été tirés de la *Cyropédie*, des *Helléniques*, de l'*Anabase*, du *Hiéron*, de la *Constitution des Lacédémoniens*, des *Mémorables*, de l'*Économique*, du *Banquet*, de l'*Apologie de Socrate*. Les extraits contenus dans ce manuscrit ne proviennent pas toujours d'une lecture directe des différents auteurs de la part de Grégoras ; il a utilisé des séries d'extraits qui existaient déjà, comme par ex. la *Συναγωγή* de Planude ; mais, en ce qui concerne les œuvres socratiques de Xénophon, sauf peut-être l'*Apologie*, ils témoignent d'une lecture directe.

Un autre manuscrit d'extraits qui est peut-être à rattacher lui aussi à l'école philologique du monastère de Chora est le codex conservé à Darmstadt, Hessische Landes- und Hochschulbibliothek, *misc. gr.* 2773 ; les traces de Planude, de Manuel Moschopoulos et de Nicéphore Grégoras y sont abondantes. Il a été écrit vers le milieu du XIV^e s. ; il contient des extraits de Pindare, Platon, Plutarque, Élien, Lucien, Libanios, Xénophon, Diogène Laërce, Marc-Aurèle. Les extraits de Xénophon sont tirés de la *Cyropédie*, de l'*Anabase*, des *Helléniques*, de l'*Agésilas*, des *Mémorables*, du traité *Sur les revenus*. L'analyse philologique montre que les extraits des *Mémorables* dérivent d'un manuscrit perdu qui a été utilisé comme modèle aussi pour deux autres copies des *Mémorables*, le *Vat. gr.* 1950 et l'*Ambros.* E 11 inf.

Le premier d'entre eux, le *Vaticanus gr.* 1950, est un gros volume de 548 folios, sur papier arabe, de format moyen (243 × 165 mm) ; il a été écrit à Constantinople dans le premier quart du XIV^e s. Il contient la *Cyropédie*, l'*Anabase*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Agésilas*, le *Hiéron*, la *Constitution des Lacédémoniens*, la *Constitution des Athéniens*, l'écrit *Sur les revenus* et les *Mémorables* ; ensuite Marc-Aurèle (dont ce manuscrit est le seul témoin complet qui subsiste), la paraphrase chrétienne du Manuel d'Épictète, Maxime de Tyr, le *Didaskalikos* d'Alcinoos, enfin le *De motu*

animalium d'Aristote. Dans ses 279 premiers folios, qui contiennent les écrits de Xénophon de la *Cyropédie* jusqu'aux *Revenus*, ce codex est une copie du *Vat. gr.* 1335 ; pour les *Mémorables*, au contraire, il est l'un des témoins principaux.

C'est à partir du même modèle perdu qu'a été copié l'*Ambrosianus* E 11 inf. C'est un manuscrit de parchemin, de 453 folios de format assez grand (340 × 260 mm environ), écrit à pleine page avec un nombre de lignes qui varie entre 32 et 35 ; seul le f. 247 est écrit sur deux colonnes. La première partie du manuscrit a été écrite par un seul copiste ; il a copié quatre ouvrages de Xénophon (*Cyropédie*, *Agésilas*, *Hiéron* et *Mémorables*) puis Arrien (*Anabase d'Alexandre* et *Indica*), un extrait de Diodore de Sicile et un poème sur Alexandre de Manuel Philès. Dans la seconde partie du volume ont été copiées les *Vies* de Plutarque, par la même main et par trois autres copistes. Cette activité de copie peut probablement être située peu avant l'an 1330. Il est assez intéressant d'observer le système de titres courants adopté dans ce manuscrit : dans la marge supérieure de chaque *recto* est écrit le titre de l'ouvrage, son numéro d'ordre à l'intérieur du volume et le nombre total de folios que son texte occupe ; dans la marge inférieure, également sur chaque *recto*, a été écrit le numéro d'ordre du folio à l'intérieur de l'ouvrage. On trouve ce système dans d'autres manuscrits, tous de la première moitié du xiv^e s. : le *Laur. plut.* 80.13, le *Laur. plut.* 85.9, le *Paris. gr.* 2958 de Dion Chrysostome, l'*Ambros.* C 195 inf. de Plutarque.

Pour le texte de la *Cyropédie*, le copiste a utilisé comme modèle le *Bodleianus Auct.* F. 3. 24 ; pour les textes de l'*Agésilas* et du *Hiéron*, ce manuscrit descend, peut-être indirectement, du *Vaticanus gr.* 1335 ; pour les *Mémorables*, le copiste a utilisé le même modèle perdu à partir duquel ont été copiés les *Mémorables* dans le *Vaticanus gr.* 1950.

Il se trouve que, dans le cas des *Mémorables*, le texte de l'*Ambrosianus* E 11 inf. a été révisé, et l'on a affaire encore une fois à une « édition » de philologue. On retrouve ce texte révisé des *Mémorables* sous sa forme achevée dans le *Marc. Gr. Z.* 511, copié vers 1330, qui, comme le *Paris. gr.* 1640 de la *Cyropédie*, a trompé les éditeurs par l'exactitude apparente de son texte ; et dans un manuscrit de Paris, *Parisinus gr.* 1642, écrit par Isidore de Kiev à Constantinople vers 1430. Une fois de plus, nous avons ici la chance de pouvoir observer la naissance de cette « édition » byzantine : elle nous est illustrée par l'*Ambros.* E 11 inf., dont le *Marc. Gr. Z.* 511 est la copie mise au propre ; et le *Paris. gr.* 1642 est également une copie de l'*Ambrosianus*. Il nous a paru intéressant de nous arrêter quelque peu sur l'examen de l'activité critique qu'un philologue a exercée dans l'*Ambrosianus* car elle nous donne une idée du niveau philologique que l'on a atteint à Byzance dans la première moitié du xiv^e s. et des corrections que l'on peut s'attendre à trouver dans les manuscrits des prosateurs classiques copiés à cette époque. Notre philologue anonyme a révisé le texte à l'aide d'un manuscrit différent du modèle qui avait été utilisé par le copiste, et la plupart des corrections apportées sont ainsi le fruit de contamination. Mais ce grammairien ne s'est pas limité à réviser son texte à l'aide d'un autre manuscrit ; dans certains cas, moins nombreux, ses corrections ne se retrouvent dans aucun des autres manuscrits conservés. Se pose alors la question de savoir s'il s'agit de variantes puisées dans un manuscrit perdu, ou de conjectures. Ce sont toujours des interventions de caractère grammatical, quelquefois purement orthographique ; cela montre à notre avis qu'il

s'agit de conjectures, qui correspondent à la mise en application de règles grammaticales étudiées. Nous nous trouvons donc en face de corrections byzantines, faites *ope ingenii* et non pas *ope codicum*. Ce travail philologique est assurément de bon niveau : plusieurs de ces corrections sont nécessaires ; en un cas (*Mém.* I 3, 13), la correction proposée par ce philologue anonyme a été confirmée par un papyrus.

Faute de ne pas avoir reconnu cette activité critique, les éditeurs se sont souvent trompés sur la place d'un témoin dans le *stemma*. Cela a aussi été le cas pour le *Marc. Gr.* 511, qui a été évalué comme un témoin important par plusieurs éditeurs de Xénophon, alors que, comme nous venons de le dire, il est, en ce qui concerne le texte des *Mémorables*, la copie mise au propre de l'*Ambrosianus*. Il descend de l'*Ambrosianus* pour d'autres textes également (la *Cyropédie*, l'*Agésilas*, le *Hiéron*), mais, pour quelques-uns, d'autres sources ont été utilisées, dans le but de réunir un large corpus xénophontien : il ne manque de fait ici que les *Helléniques* et l'*Apologie*. Dans ses 140 premiers folios, le manuscrit de Venise contient les *Œuvres morales* de Plutarque, écrites par un autre copiste ; et, après les écrits de Xénophon, on retrouve les textes d'Arrien, de Diodore de Sicile et de Manuel Philes, présents aussi dans l'*Ambrosianus*, qui a sans aucun doute été la source du *Marcianus* pour ces textes également. Le manuscrit de Venise est un gros volume de 398 folios de grand format (325 × 242 mm environ), écrit sur papier oriental, à pleine page, sur 40 lignes. Il a souvent été mal daté, on le croyait plus ancien : par exemple, il a été daté du XI^e ou XIII^e s. dans les éditions Teubner de Hude de l'*Anabase* (1931) et des *Mémorables* (1934).

L'étude attentive et complète de la tradition manuscrite des auteurs classiques doit nous apprendre à distinguer ce qui relève de la tradition ancienne et ce qui est le fruit de l'activité des philologues byzantins. Cette distinction nous est utile aussi dans l'étude de la tradition du *Banquet*. Le texte du *Banquet* nous a été transmis par 24 manuscrits que l'on peut dater du XIV^e ou du XV^e s. ; à côté de ces manuscrits, on dispose de quatre manuscrits d'extraits, peu importants. Les manuscrits les plus anciens contenant le texte complet sont le *Vat. Urbinas gr.* 95, deux manuscrits de la Laurentienne (*plut.* 80.13 et *plut.* 85.9), le *Marc. Gr.* Z. 511 et un manuscrit de Vienne (*Vindobonensis Phil. gr.* 109) ; ils datent tous de la première moitié du XIV^e s.

Le manuscrit *Urbinas gr.* 95 est un manuscrit de papier italien, de 333 folios, composite ; il est aujourd'hui divisé en deux volumes. On peut distinguer une partie plus ancienne, que constituent les 235 premiers folios, et une partie plus récente, que constituent les f. 236-333 ; à l'intérieur de cette deuxième partie, on distingue plusieurs unités, qui peuvent être datées de la fin du XIV^e et de la première moitié du XV^e siècle. La partie la plus ancienne est de format moyen, 222 × 157 mm ; elle a été écrite à pleine page, sur un nombre de lignes qui varie beaucoup (entre 25 et 35), par un seul copiste, sauf pour les f. 81-83, qui ont été ajoutés à la première unité, formée des 80 premiers folios (il s'agit de dix quaternions). Ces deux mains peuvent être datées, nous semble-t-il, des premières années du XIV^e s. Dans les 48 premiers folios, c'est-à-dire dans les six premiers quaternions, ont été copiés l'*Économique* (f. 1r-31r) et le *Banquet* (f. 31r-48v). Le septième quaternion (f. 49-56) contient une série d'extraits tirés des livres I, II et IV des *Mémorables* ; dans les quaternions 8 et 9 (f. 57-72) ont été transcrits le *Hiéron* complet (f. 57r-66v), puis une seconde série d'extraits des

Mémorables (cette fois-ci tirés des livres II et III ; f. 67r-71v), enfin d'autres extraits tirés du *Banquet* et de l'*Économique* (f. 71v-72r). Les f. 73-80, qui forment le dernier quaternion de cette première unité du livre, contiennent des extraits tirés de Diogène Laërce, Élien et Libanios. Les f. 81-83 contiennent les 272 premiers vers du corpus de Théognis et, sur le dernier verso, une épigramme de l'Anthologie grecque (IX 47). Dans la marge inférieure du f. 81v il y a un monocondyle qui a été lu par le cardinal Mercati : ὁ δοῦλος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἀγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως θωμᾶς ὁ γοριανίτης. Ceci nous conduit vers le milieu de l'école patriarcale de Constantinople vers la fin du XIII^e s. En effet, ce personnage, Θωμᾶς ὁ Γοριανίτης, nous est connu également comme auteur d'une épigramme conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Naples (*Neapolit.* III.AA.6) qui lui a probablement aussi appartenu. Les mots qui précèdent l'épigramme nous présentent leur auteur comme un étudiant en l'an 1273, qui est initié à la logique aristotélicienne par Manuel Holobolos. Au f. 263v se trouve un autre monocondyle : πρωτεκδικίου πρεσβυτέρου τοῦ σπηλαιώτου. Celui-là n'est pas autrement connu, mais la charge de πρωτέκδικος le lie à l'église de Sainte Sophie. Dans la première moitié du XV^e s., le manuscrit a appartenu à Jean Eugénikos, νοτάριος du Patriarcat de Constantinople.

Le *Laurentianus plut.* 85.9 est un manuscrit différent de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici ; Xénophon n'y occupe qu'une portion très réduite. C'est un gros volume de parchemin, de 434 folios, de grand format (336 × 250 mm environ), écrit à pleine page sur 50 lignes entre 1315 et 1330 environ, par différents copistes (au moins trois). Il contient tous les écrits de Platon (c'est l'un des trois manuscrits contenant tout Platon) ; à côté de Platon, il contient d'autres écrits d'accompagnement : les *Vers d'or* de Pythagore, le *Didaskalikos* d'Alcinoos, Théon de Smyrne, la *Vie de Platon* de Diogène Laërce, le *Prologue* d'Albinus, les discours contre Platon d'Aelius Aristide, un discours de Libanios, enfin l'*Économique* et le *Banquet* de Xénophon. Ce gros volume fut apporté à Florence en 1439, à l'occasion du concile.

Le manuscrit de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, *Phil. gr.* 109 est un codex de papier, de 324 folios, de format moyen (270 × 180 mm environ), écrit à pleine page sur un nombre de lignes qui varie de 28 à 33 par un seul copiste. Il contient un choix de dialogues platoniciens et pseudo-platoniciens (*Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Axiochos*, *Halcyon*, *Ménexène*, *Phèdre*, *Gorgias*, *République*), le *Timée* de Locres et aux f. 219-229 le *Banquet* de Xénophon ; puis encore du Platon (les *Lettres*) et du pseudo-Platon (les *Définitions*), des extraits de Diogène Laërce, enfin des Discours et des extraits de Dion Chrysostome. Ce manuscrit se trouvait en Crète vers le milieu du XV^e siècle, dans la bibliothèque de Lauro Quirini ; peu après, dans les années soixante du même siècle, il était en Toscane et il fut utilisé par Marsile Ficini pour sa traduction de l'*Axiochus*. Au XVI^e s. il fut acheté par János Zsámboky, qui le prêta à Henri Estienne qui l'utilisa pour ses éditions (celle de Platon parue en 1578 et, nous croyons, également son édition de Xénophon).

La première étude scientifique dédiée à la tradition manuscrite du *Banquet* date de 1876 : ce sont les *Xenophontische Studien* de Karl Schenkl, parues dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne. Les limites de cette étude sont évidentes : Schenkl connaissait 9 manuscrits, c'est-à-dire même pas la moitié des manuscrits conservés ; parmi les 9 manuscrits qu'il connaissait, le manuscrit le plus ancien qui nous reste,

l'*Urb. gr.* 95, ne figure pas ; ces 9 manuscrits, sauf un, le *Laur. plut.* 80.13, sont des copies d'autres manuscrits conservés. Mais Schenkl comprit correctement qu'il y a une bipartition de la tradition manuscrite, nos manuscrits peuvent être répartis en deux familles.

Après Schenkl, on étudia le *Marc. Gr. Z.* 511, l'un des témoins primaires de l'une des deux familles. Marchant, pour son édition d'Oxford, ajouta un manuscrit de la British Library, *Londin. Add.* 5110, mais il s'agit de l'une des copies du *Laur. plut.* 80.13. En 1912, Luigi Castiglioni étudia deux manuscrits de l'Ambrosienne. Soixante ans après Castiglioni, en 1972, François Ollier, l'éditeur du *Banquet* dans la « Collection des universités de France », n'a apporté aucun progrès dans la connaissance de cette tradition manuscrite : il ne connaît que les manuscrits cités par Schenkl, Marchant et Castiglioni ; la moitié de la tradition manuscrite restait encore à étudier ; parmi les manuscrits qui lui étaient encore inconnus il y a le témoin le plus ancien, l'*Urb. gr.* 95. « Il n'est pas encore possible, écrivait-il, [...] de dresser avec certitude un arbre généalogique. On ne saurait donc, dans l'état actuel des choses, employer pour l'établissement du texte d'autre méthode que celle de l'éclectisme ». Mais avant de donner libre cours à l'éclectisme, « qui n'est autre chose qu'un aveu d'impuissance », comme l'écrivait Jean Irigoïn en 1992¹², il faut avoir fait tout son possible pour établir un texte sur des bases moins arbitraires.

En fin de compte, une analyse presque complète de la tradition manuscrite a été proposée en 1993 ; elle est due à un américain d'origine italienne, John Cirignano, un élève de Donald Jackson. Cirignano a proposé un *stemma* qui a été accepté par Bernhard Huß dans son commentaire du *Banquet* paru en 1999 et encore par Donald Jackson dans son édition du *Banquet* parue en 2013. Pourtant, ce *stemma* est à notre avis en bonne partie erroné. Nous avons porté notre attention en particulier sur le problème des relations qui existent entre l'*Urb. gr.* 95, le *Laur. plut.* 85.9 et le *Vind. Phil. gr.* 109. La conclusion à laquelle nous sommes parvenus est que le *Laur. plut.* 85.9 est une copie de l'*Urbinas*, avec quelques corrections dues à un philologue byzantin ; le manuscrit de Vienne, à son tour, a été copié à partir du *Laurentianus* ; à l'occasion de chaque transcription, quelques corrections, quelquefois très heureuses, ont été faites. Le milieu où ce travail philologique a été accompli est à identifier probablement avec le monastère constantinopolitain de Chora, avec sa vaste bibliothèque et les savants qui se réunissaient autour de Théodore Métochite et de Nicéphore Grégoras. Il faut ainsi considérer le manuscrit *Urbinas* comme la source de tous les manuscrits de la première famille ; le *stemma* sera alors plus simple que celui que l'on a accepté depuis presque trente ans, et les corrections dues aux philologues byzantins seront citées dans l'apparat critique comme on cite les conjectures dues aux philologues modernes¹³.

12. J. Irigoïn, « Pierre Chantraine, éditeur et critique de textes grecs », dans F. Létoublon (éd.), *La langue et les textes en grec ancien. Actes du colloque Pierre Chantraine (Grenoble, 5-8 septembre 1989)*, Amsterdam, 1992, p. 19 (= J. Irigoïn, *La tradition des textes grecs*, Paris, 2003, p. 726).

13. Voir mon article « *Eliminatio codicum descriptorum e riconoscimento di interventi ope ingenii nelle tradizioni dei testi greci* », dans F. Bini, L. Molli, C. Poloni (éd.), *Convergenze di filologia. Un confronto tra metodi di ricerca*, Pise, 2022, p. 13-28.

Dans la dernière partie de la troisième conférence, nous avons abordé la tradition manuscrite de l'*Économique*. Elle est plus vaste que celle du *Banquet* : on a ici 40 manuscrits qui contiennent le texte complet, dont quatre datent de la première moitié du XIV^e s. et 36 du XV^e s. Le manuscrit le plus ancien est ici, comme pour le *Banquet*, l'*Urb. gr.* 95 ; ici aussi, comme dans l'histoire des études consacrées au texte du *Banquet*, il a été connu très tard : il n'est pas encore utilisé dans l'édition de Pierre Chantraine dans la « Collection des universités de France », parue en 1949. Le fait que le manuscrit le plus ancien n'ait pas été utilisé est à lui seul un argument suffisant, à notre avis, pour rendre nécessaire de refaire cette édition, qui se fonde sur une connaissance de la tradition manuscrite très incomplète (21 manuscrits sur 40) et aussi « très confuse » (ces derniers mots sont de Chantraine lui-même). En fait, dans les études consacrées au texte de l'*Économique*, la situation est encore pire que pour le *Banquet* : l'édition la plus récente, due à un savant espagnol, Gil, date de 1967. Elle n'a apporté de nouveau que la collation de deux manuscrits de Madrid. À côté des éditions de Chantraine et de Gil, on ne dispose à l'heure actuelle que de l'édition Oxford de Marchant, qui date de 1921. Les connaissances sur lesquelles toutes ces éditions se fondent sont encore, à peu de choses près, celles que l'on possédait à la fin du XIX^e s., après les études pionnières de Karl Schenkl.

Le texte de l'*Économique* est arrivé en Italie dans l'automne de l'an 1410, dans un manuscrit envoyé par le moine Isidore à Guarino de Vérone, qui enseignait alors à Florence ; ce manuscrit peut être identifié avec le codex de Florence, bibliothèque Laurentienne, *Conv. soppr.* 112, écrit par Isidore lui-même et contenant l'*Économique*, la *Cyropédie*, l'*Anabase* et le *Hiéron*. Guarino y a ajouté un folio (f. 10r-v) pour combler une grande lacune qui défigurait le texte du chapitre 8 de l'*Économique*.

Ce manuscrit, qui est resté inconnu des éditeurs de l'*Économique*, jette une lumière vive sur l'histoire du texte au XV^e s. Il resta à Florence – car Guarino, lorsqu'il partit en juillet 1414, le donna à son élève Antonio Corbinelli, dont les manuscrits n'ont jamais quitté cette ville et se trouvent aujourd'hui dans le fonds Conventi soppressi de la bibliothèque Laurentienne –, et il a été souvent utilisé au cours du siècle pour des transcriptions, au moins six fois : ce sont ses copies le *Pal. Vat. gr.* 184, écrit dans les années dix ou vingt ; le manuscrit de Cambridge, UL, Dd. 4.16, écrit dans les années 1439-41 ; le manuscrit de Césène, Biblioteca Malatestiana, D. XXVIII.1, écrit vers le milieu du siècle ; le *Vat. gr.* 128, écrit par le hiéromoine Grégoire, disciple de Gémiste Pléthon, autour de 1460 ; le manuscrit de Modène, Biblioteca Estense, α.V.7.17, écrit par Andronic Kallistos entre 1471 et 1474 ; enfin le manuscrit de Paris, BNF, ancien fonds grec 2955, écrit par Nicolò Leonico Tomeo dans les années 1475-80. C'est de ce manuscrit *Conv. soppr.* 112 que descend aussi le texte de l'édition *princeps* de l'*Économique*, parue à Florence en 1516.

L'ampleur de la tradition manuscrite de l'*Économique* durant la période humaniste s'explique peut-être aussi par le fait que ce texte avait déjà été mentionné par Pétrarque dans l'une de ses lettres *Familiari* (III 18, 4) ; les humanistes, de plus, en lisaient l'éloge dans les écrits de Cicéron, qui l'avait traduit (*Cato maior* 59, *De officiis* II 87). C'est aussi le seul parmi les ouvrages de Xénophon qui ait fait l'objet d'une imitation dans la littérature italienne du XV^e s. : Leon Battista Alberti, dans le troisième de ses livres *Sur la famille*, écrits à Rome dans les années 1432-1433, imite de près l'ouvrage de Xénophon par le style et aussi dans ses arguments.

Nous venons de voir que Guarino de Vérone avait ajouté dans le *Laur. Conv. soppr.* 112 un folio pour combler une vaste lacune qui défigurait le texte du chap. 8 de l'*Économique*. Cela signifie qu'il disposait d'un autre manuscrit, dont le texte était complet. Lequel ? Très probablement il a employé le codex de Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, *Guelf.* 71.19, un manuscrit ayant appartenu lui aussi à Guarino. Mais le *Laur. Conv. soppr.* 112 n'est pas le seul manuscrit qui présente la lacune du chap. 8 : elle est présente également dans 8 autres manuscrits, tous du xv^e s. : deux manuscrits de l'Ambrosienne (A 157 sup. et E 119 sup.) ; deux manuscrits de la Vaticane (*Vat. gr.* 1580 et *Vat. Regin. gr. Pii II* 37) ; un autre manuscrit de Florence, le *Laur. plut.* 55.19 ; un manuscrit de Modène, un manuscrit de Venise, un manuscrit de Madrid. Ces 9 manuscrits ne sont pas tous « frères », pour ainsi dire ; six d'entre eux dérivent des trois autres, qui sont le *Laur. Conv. soppr.* 112, l'*Ambros.* E 119 sup. et le *Laur. plut.* 55.19, ce dernier ayant été écrit à Constantinople, auprès du monastère de Saint-Jean-Prodrôme de Pétra, en 1426 par Georges Chrysokokkès pour Francesco Filelfo. Ces trois manuscrits descendent donc indépendamment l'un de l'autre d'un même manuscrit perdu qui présentait une vaste lacune au chap. 8, de 8, 10 à 8, 22 ; cette lacune commence avec les mots $\delta\tau\omega \grave{\alpha}\nu \delta\acute{\epsilon}\eta \chi\rho\eta\sigma\theta\alpha\iota$ et se termine avec les mots $\pi\rho\acute{\iota}\alpha\mu\epsilon\nu\acute{o}\nu \tau\acute{\iota} \sigma\omicron\iota \acute{\epsilon}\xi \acute{\alpha}\gamma\omicron\rho\acute{\alpha}\varsigma$. En feuilletant l'*Urb. gr.* 95, on comprend que ce manuscrit perdu était lui-même une copie de l'*Urbinas* : la partie du chap. 8 omise dans les trois manuscrits que nous venons d'indiquer et dans leurs copies correspond en effet exactement au contenu des f. 14v-15r de l'*Urbinas*. On comprend alors aisément ce qui s'est passé : le copiste du manuscrit perdu, après avoir copié le f. 14r de l'*Urbinas*, a tourné par mégarde en même temps deux folios de son modèle, les f. 14 et 15 ; il est ainsi passé directement au f. 15v, en sautant le contenu des f. 14v-15r. Cette observation permettra au prochain éditeur de l'*Économique* de mettre de côté, en tant que *codices descripti*, tous les manuscrits qui présentent cette lacune, et aussi les copies du *Laur. Conv. soppr.* 112, qui ont le texte complet puisque Guarino avait comblé la lacune ; au total, 14 manuscrits peuvent être mis de côté par l'éditeur. L'*Urb. gr.* 95, un manuscrit qui n'a été jusqu'ici collationné par aucun éditeur, se révèle ainsi la source d'une bonne partie de la tradition manuscrite.

Cette tradition, qui paraissait « très confuse » à Pierre Chantraine, commence alors à s'éclaircir. Parmi les 40 manuscrits qui constituent l'ensemble de la tradition, nous sommes parvenu à en reconnaître dix comme témoins primaires. Trois d'entre eux datent du xiv^e s., ce sont l'*Urb. gr.* 95, le *Laur. plut.* 80.13 et le *Marc. Gr.* 511. Puis il y a deux copies directes du manuscrit perdu du x^e s. acheté par Guarino à Venise en 1417, qui contenait aussi l'*Économique*, comme nous l'avons vu : ce sont le *Laur. plut.* 55.21 et le manuscrit de Madrid, Real Academia de Historia, 9/2170, écrit par Lianoro Lianori à Ferrare entre 1447 et 1449. L'autre manuscrit qui a appartenu à Guarino et que nous avons mentionné tout à l'heure, le manuscrit de Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, *Aug.* 71.19 est également un témoin indépendant. C'est un codex de parchemin, de 194 folios de 294 × 230 mm environ, écrit à pleine page par deux copistes en 1409. Il contient l'*Économique*, la *Cyropédie* et l'*Anabase*. Les deux copistes ont été identifiés : il s'agit de Mazaris, qui est le copiste principal, et de Gérard de Patras, qui a écrit une partie de l'*Économique*. Il faudra encore tenir compte de l'*Urb. gr.* 93, écrit par Andreas Leantinos dans les toutes premières années

du xv^e s. et qui contient plusieurs ouvrages de Xénophon : la *Cyropédie*, l'*Agésilas*, le *Hiéron*, les *Mémorables*, le traité *Sur l'équitation*, la *Constitution des Lacédémoniens* et l'*Économique*. Pour les quatre premiers ouvrages c'est une copie de l'*Ambros*. E 11 inf., pour les autres c'est un témoin indépendant. Enfin, il y a des témoins indépendants le *Vat. Reg. gr.* 96, que nous avons mentionné comme ayant appartenu au vénitien Francesco Barbaro ; le manuscrit de Leipzig, UB, *Rep.* I 46, du début du xv^e s. ; le manuscrit de Vienne, *Hist. gr.* 95, un recueil d'ouvrages xénophontiens écrit dans la deuxième moitié du xv^e siècle.

Beaucoup reste encore à faire ; les relations entre ces dix témoins doivent encore faire l'objet d'une enquête approfondie. En 1911, le philologue danois Heiberg écrivait que c'est un déshonneur pour notre discipline que le texte de tant d'auteurs majeurs repose encore sur des bases incertaines (« es ist ein Schandfleck unserer Wissenschaft, daß der Text so vieler Hauptautoren noch immer auf unsicherer Grundlage ruht ») ; dans le cas de l'*Économique*, ce déshonneur est encore là et il faut y remédier.

IV. Une nouvelle édition du Hiéron

Dans notre quatrième conférence, nous avons présenté quelques aspects du travail que nous avons fait en vue de l'édition critique du *Hiéron* dans la « Collection des Universités de France »¹⁴. Nous nous sommes arrêtés brièvement sur le titre 'Ιέρων ἢ τυραννικός, à propos duquel nous avons suggéré une interprétation différente de celle qu'on admet généralement : non pas « Hiéron, ou discours sur la tyrannie » (τυραννικός, *scil.* λόγος), mais « Hiéron ou le tyran » (τυραννικός, *scil.* ἀνὴρ). En faveur de cette interprétation, on peut invoquer d'autres cas analogues, notamment le dialogue platonicien Εὐθύδημος ἢ ἐριστικός, le dialogue pseudo-platonicien Ἰππαρχος ἢ φιλοκερδής, le dialogue d'Antisthène Κύρος ἢ ἐρώμενος (D.L. VI 18) et l'écrit de Lucien Τίμων ἢ μισάνθρωπος ; dans tous ces doubles titres, l'adjectif de la seconde partie spécifie le type humain incarné par le personnage nommé dans la première partie. En tout état de cause, la deuxième partie du double titre prévient le lecteur, nous semble-t-il, que le dialogue ne traitera pas tant de Hiéron de Syracuse que plutôt de la figure-type du tyran, ou de la tyrannie.

La tradition manuscrite médiévale du *Hiéron*, comme celle du *Banquet* et de l'*Économique*, et à la différence de celle de la *Cyropédie* et des *Mémorables*, ne remonte pas directement à l'Antiquité. En effet, le texte connu par Stobée au v^e siècle était encore exempt de plusieurs fautes communes à tous les manuscrits médiévaux. Dans quelques cas, Stobée permet de démasquer des fautes dues à une mélecture de lettres majuscules. Il importe de souligner que l'on ne trouve aucun exemple de fautes de ce type dans une seule branche de la tradition manuscrite ; cela signifie qu'il y a eu une seule translittération et que l'archétype était déjà écrit en minuscule ; nous pouvons le dater de la fin du ix^e ou du début du x^e siècle.

Quelquefois Stobée nous donne la vraie leçon de Xénophon, qui a été banalisée dans l'archétype. Par ex. en *Hiér.* 1, 25, où le mot χαρμονή donné par Stobée est à l'évidence beaucoup plus rare que χάρα transmis par tous les manuscrits de Xénophon ;

14. Elle a paru au mois de décembre 2021 : Xénophon, *Hiéron*. Texte établi par M. Bandini, traduit et annoté par L.-A. Dorion, Paris, Les Belles Lettres, 2021.

c'est donc un exemple de *lectio difficilior*, à préférer. Dans la littérature de la période classique, ce mot relève de l'usage poétique : il est utilisé par Sophocle dans l'*Ajax* (559) et six fois, dont quatre dans les parties lyriques, par Euripide ; en prose classique, on le trouve seulement chez Xénophon et chez Platon : en dehors de ce passage du *Hiéron*, dans un passage de la *Cyropédie* (I 4, 22) et dans un passage du *Philèbe* (43c). C'est une illustration d'un fait connu : les Socratiques utilisent, dans leurs écrits, des mots poétiques qui ne sont pas utilisés par d'autres prosateurs (ni par Hérodote, ni par Thucydide, ni par les orateurs). Dans notre première conférence, nous avons cité l'observation d'Hermogène sur l'emploi de mots poétiques chez Xénophon. L'exemple indiqué par Hermogène correspond à *Cyropédie* I 6, 17, où Xénophon utilise l'expression τοῖς πολεμίοις κακὰ πορσύνουσιν ; en dehors de ce passage, l'expression κακὰ πορσύνειν est utilisée seulement par Eschyle (deux fois) et par Euripide (une fois). Les exemples de ce phénomène sont nombreux. Pour revenir au passage du *Hiéron* : Stobée nous permet ici de « restaurer » le texte de Xénophon, il nous montre que sa prose possédait à l'origine des couleurs qui ont souvent été effacées.

Stobée nous donne, à notre avis, la vraie leçon également en *Hiér.* 6, 6 Ὅ γέ τοι φόβος οὐ μόνον αὐτὸς ἐνὼν ταῖς ψυχαῖς λυπηρὸς ἐστίν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἡδέων συμπαρομαρτῶν (Stob. ; συμπαρακολουθῶν codd.) λυμαντήρ ἐστίν. Ici encore la leçon de Stobée est *difficilior* : le verbe συμπαρομαρτεῖν est plus rare que συμπαρακολουθεῖν dans la littérature attique : le premier est utilisé seulement par Xénophon (7 fois, en plus de ce passage), le second est utilisé par Platon, Isocrate, Eschine, Aristote. Les lexiques le confirment : voir par ex. *Συναγωγή λέξεων χρησίμων* s.v. σ 297 συμπαρομαρτῶν· συνακολουθῶν (= Photius, *Lex.* ; Suda). Dans un passage de la *Cyropédie* (VIII 7, 7), le sujet du verbe est φόβος, comme ici. Voilà donc un autre exemple d'un passage où Stobée nous a conservé un élément typique de Xénophon, banalisé dans les manuscrits médiévaux.

Le texte complet du *Hiéron* nous est conservé dans 31 manuscrits datables du x^e au xvi^e siècle, auxquels s'ajoute un manuscrit d'extraits. Parmi ces 31 manuscrits comprenant le texte complet, seulement six sont des témoins indépendants ; c'est donc ceux-là qui représentent les fondements de notre texte. Les vingt-cinq autres dérivent, de façon directe ou indirecte, de ces six témoins indépendants.

Les six témoins primaires sont le *Vat. gr.* 1335, qui contient le *Hiéron* dans sa partie originelle, du x^e s. ; l'*Urb. gr.* 95 ; le *Laur. plut.* 80.13 ; le *Vat. gr.* 1619 et le *Laur. plut.* 55.21, descendants du manuscrit acheté par Guarino à Venise en 1417 ; enfin un manuscrit que nous avons seulement mentionné à propos de l'*Économique*, le manuscrit de Leipzig, UB, *Rep.* I 46. C'est un codex de parchemin, de 96 folios, 235 × 160 mm, écrit à pleine page sur 25 lignes, copié à Constantinople ; il a toujours été daté du xiv^e s., mais il appartient plutôt au début du xv^e. Il contient le *Commandant de cavalerie*, le *Hiéron*, le traité *Sur l'équitation*, la *Constitution des Lacédémoniens* et l'*Économique*. Tout récemment, Friederike Berger a proposé d'identifier le copiste comme Georges Dokeianos.

Nous avons dit que l'archétype de la tradition médiévale peut être daté à peu près du règne de Léon VI (886-912). À partir de ce livre ont été tirées deux copies, l'une conservée (A), l'autre perdue (B) ; de cette seconde copie descendent les cinq autres témoins primaires.

L'édition princeps a paru à Florence en 1495, imprimée par Lorenzo Alopa par les soins d'un illustre émigré grec, Janus Lascaris. Pour le texte du *Hiéron*, imprimé avec d'autres opuscules (Ps.-Cébès, *Tabula*; Basile de Césarée, *De legendis antiquorum libris*; Ps.-Plutarque, *De liberis educandis*), Lascaris a utilisé le manuscrit *Laur. plut.* 80.13; quelques petites améliorations nous semblent dues à l'utilisation de Stobée, bien connu par Lascaris.

Les éditions critiques dont on dispose aujourd'hui remontent au premier tiers du xx^e siècle; elles sont dues à Theodor Thalheim, Edgar Cardew Marchant, Gino Pierleoni. Thalheim, éditeur du texte dans la Bibliothèque Teubner en 1910 (1915 2^e éd.), établit son texte sur la base du *Vat. gr.* 1335 (A), témoin fondamental, mais qui ne peut pas suffire à lui seul, puisqu'il n'est pas la source de tous les autres manuscrits. Marchant, éditeur dans la collection d'Oxford en 1920, a cherché à élargir la base documentaire du dialogue xénophontien, mais son choix ne fut pas heureux: il fut séduit par le *Marc. Gr.* 511, dont le texte est le fruit de la révision d'un philologue byzantin, comme nous le savons désormais; il a eu aussi recours à trois autres manuscrits, mais dans les quatre cas il s'agit de manuscrits qui descendent du *Vat. gr.* 1335. Pierleoni, qui publia son édition en 1933, surestima lui aussi le manuscrit de Venise, mais il eut le mérite d'utiliser à côté de A (*Vat. gr.* 1335) – il fut le premier à le faire après l'édition princeps florentine –, le *Laur. plut.* 80.13 (L), témoin primaire appartenant à la seconde famille de manuscrits. Après ces trois éditions, on a renoncé à de nouvelles recherches sur l'établissement du texte. Les fondements de la nouvelle édition dans la CUF sont en grande partie nouveaux: parmi les 6 manuscrits que nous avons utilisés, seuls deux, le *Vat. gr.* 1335 et le *Laur. plut.* 80.13, ont été déjà utilisés dans une édition critique.

Pourtant, force est d'admettre que, même après une étude complète de la tradition directe et indirecte, le texte qui en résulte n'est pas satisfaisant en plusieurs endroits; le *Hiéron* nous a été transmis dans un mauvais état. Ainsi, l'histoire du texte depuis les premières années du xiv^e siècle a été parsemée par une série de tentatives de l'améliorer par voie de conjecture.

Le *Hiéron*, comme on l'a vu dans le cas de la *Cyropédie*, des *Mémorables* et du *Banquet*, a lui aussi été l'objet d'une révision critique effectuée à Constantinople vers la fin du xiii^e s. ou dans les toutes premières années du xiv^e siècle. Nous n'avons pas, dans ce cas, le manuscrit sur lequel cette révision critique a été effectuée, mais nous pouvons la discerner assez nettement. Le manuscrit *Urbinas*, le *Laur. plut.* 80.13 et le manuscrit de Leipzig présentent certaines leçons que l'on ne peut pas considérer comme des fautes involontaires, mais comme des corrections – ou tentatives de correction –, qui se sont ensuite introduites par contamination dans A. En *Hiér.* 6, 3, par ex., l'accord entre A *ante correctionem*, le *Vat. gr.* 1619 et le *Laur. plut.* 55.21 nous montre que l'archétype avait ἐκείνους au lieu d'ἐκείνοις; la bonne leçon est attestée de première main dans l'*Urbinas*, le *Laur. plut.* 80.13 et le *Lipsiensis*, ce qui veut dire que cette correction a été effectuée dans leur modèle commun (γ). Dans le même passage, l'archétype avait αὐτοῦς τοῦ, là aussi une leçon erronée; ici αὐτοῦς a été corrigé en αὐτός, avec raison à notre avis; on trouve cette correction écrite par une deuxième main dans l'*Ambros.* E 11 inf. et le *Laur. plut.* 80.13. Les deux corrections, ἐκείνοις et αὐτός, sont également dans le *Vat. gr.* 1335 *post correctionem*: il apparaît ainsi que

ce manuscrit du x^e s. a été corrigé lui aussi au xiv^e s. dans le même milieu savant que celui auquel appartenait ces manuscrits. En *Hiér.* 8, 3 également l'accord entre *A ante correctionem*, le *Vat. gr.* 1619 et le *Laur. plut.* 55.21 nous montre que l'archétype avait δοκεῖ, fautif; la bonne leçon δοκεῖς est attestée de première main dans l'*Urbinas*, le *Laur. plut.* 80.13 et le *Lipsiensis*, elle était donc déjà dans leur modèle commun γ. Ici aussi, elle a été introduite secondairement dans le *Vat. gr.* 1335. Dans la préface de l'édition, nous avons indiqué d'autres exemples de ce genre.

Le texte du *Hiéron* est arrivé en Italie, à Florence, en 1397, dans le *Vat. gr.* 1335 qui appartenait alors à Manuel Chrysoloras. En 1401 ou 1402, il fut traduit en latin par l'un de ses meilleurs élèves, Leonardo Bruni. La traduction de Bruni suppose quelques corrections (en *Hiér.* 1, 14; 1, 28; 2, 17; 2, 18; 3, 9; 8, 10). Si l'on considère qu'il était un débutant en grec, on peut avancer l'hypothèse que l'humaniste italien a bénéficié de l'aide d'un byzantin, peut-être de Chrysoloras lui-même, ou de l'un de ceux qui étaient venus en Italie avec lui.

Vers la fin du xix^e s. – début du xx^e s. on a beaucoup discuté au sujet d'un manuscrit de Modène, α. V. 7.17 (*gr.* 145). En plusieurs passages, le texte de ce manuscrit diverge de celui de tous les autres manuscrits. Se pose alors la question : ce manuscrit nous conserve-t-il une tradition indépendante du reste de la tradition manuscrite, ou bien a-t-on à faire avec les conjectures d'un philologue ? En 1909, Ernst Kalinka soutint que le manuscrit de Modène conserve une tradition indépendante : « in Mutinensi aliquot lectiones codicis melioris antiquiorisque quam qui servati sunt tradi ». Marchant laissa la question ouverte. Pierleoni était également dans l'incertitude : lorsqu'il accueillit dans son texte une leçon attestée par le seul manuscrit de Modène, « je ne sais pas – écrivait-il – si j'accepte une leçon authentique ou une bonne conjecture ». Nous en avons examiné quelques exemples (en *Hiér.* 1, 23; 1, 26; 1, 30; 6, 3), en montrant que l'on a affaire à des corrections dues au copiste du *Mutinensis*, identifié en 1974 par Dieter Harlfinger comme Andronic Kallistos, l'un des meilleurs professeurs de grec de la seconde moitié du xv^e s.

Chaque siècle a contribué à l'établissement du texte du *Hiéron*. Au xvi^e s., Marc-Antoine Muret nota beaucoup de corrections dans les marges d'un exemplaire de l'édition de Sébastien Chateillon conservé à la Bibliothèque nationale de Rome; l'apport critique de Muret a été remarquable et son nom mérite de figurer plusieurs fois dans l'apparat de la nouvelle édition. Les deux éditions d'Henri II Estienne, parues à Genève en 1561 et 1581, sont aussi précieuses. Le xvii^e s. nous a légué quelques bonnes corrections du néerlandais Isaac Vossius, notées dans les marges d'un exemplaire de l'édition aldine de 1525 conservé à la bibliothèque universitaire de Leyde; et aussi quelques bonnes conjectures d'Anton Maria Salvini, notées sur un exemplaire de l'édition de Chateillon conservé à Florence, à la bibliothèque Riccardiana.

Au xviii^e siècle, des progrès dans l'établissement du texte sont marqués surtout par les *Animadversiones in Xenophontem Atheniensem* de Johann Jacob Reiske, conservées dans un manuscrit de Copenhague. Ce petit manuscrit autographe de 77 folios n'a été vu par aucun des éditeurs de Xénophon : Thalheim connaissait quelques-unes des conjectures de Reiske qui lui avaient été communiquées par Heinrich Schenkl (le fils de Karl Schenkl); après lui, personne ne paraît avoir connu l'existence de ce précieux manuscrit. Nous avons là encore une mine de savoir philologique à exploiter :

il contient les observations de Reiske sur le texte de la *Cyropédie*, de l'*Anabase*, des *Mémorables*, de l'*Économique*, du *Banquet*, du *Hiéron*, de l'*Agésilas*, des *Helléniques*. Chaque fois, il nous dit quelle édition il utilise et il date ses notes ; celles du *Hiéron* sont datées de 1756. Le XIX^e s. nous a laissé quelques heureuses conjectures de Ludwig Friedrich Heindorf, bien connu comme éditeur de Platon.

Pour terminer notre exposé, nous avons présenté quelques nouvelles idées que nous avons proposées à la communauté scientifique dans deux articles récents¹⁵.

Nous espérons avoir montré, dans ces conférences, que même dans le cas d'un auteur classique comme Xénophon il y a encore un grand travail à faire, pour ceux qui ont envie de mener des enquêtes sérieuses et approfondies, et qu'il n'est pas du tout inutile de préparer de nouvelles éditions critiques des classiques grecs au début du XXI^e siècle.

15. Voir nos articles « Senofonte, *Ierone* 6. 9-10 », *Prometheus*, 40 (2014), p. 87-90 et « Su alcuni problemi del testo dello *Ierone* di Senofonte. Proposte nuove e proposte dimenticate », *Bollettino dei Classici*, III, 36 (2015), p. 47-60.